ACUMEN

GALERIE
JOSEPH

© Billy & Halls, *Close* / Série « Silent Monkey »

© Billy & Hells

ÉDITORIAL

« J'AI MARCHÉ DANS LES TRACES DU PASSÉ, RELIANT LA BEAUTÉ À LA FOI, LA FOI À L'ART, FAISANT CIRCULER LES ESPRITS D'AVANT VERS UNE FORME DE MODERNITÉ QUI JAMAIS N'ALTÈRE OU NE DÉTRUIT. »

Ces mots d'Amelia Tavella, à qui nous consacrons un article, nous ont profondément touchés. Cette architecte de talent a redonné vie à un couvent datant du XVe siècle sans venir contredire le souvenir du passé, respectant la spiritualité de ce lieu chargé d'histoire et magnifiant sa part arrachée par une construction en cuivre, véritable œuvre d'art. À découvrir absolument.

Pour ce numéro de mars, nous nous sommes donc intéressés aux forces supérieures et invisibles. Nous avons convoqué, nous aussi, les esprits de ces vieux vestiges, de ces ruines, leur empreinte laissée ici ou là, comme pour nous guider, nous questionner, ou encore bousculer nos certitudes.

Notre approche nous a ainsi menés à la découverte du designer Frédéric Saulou, qui expérimente chacune de ses créations jusqu'à obtenir des pièces quasi sculpturales mêlant matières brutes et modernité. Des œuvres puissantes et poétiques, tout comme celles du designer Manu Bañó, qui transforme chaque feuille de métal en véritable pièce alliant art et design. Pour sa dernière collection, le créateur redonne vie aux traditions anciennes d'orfèvrerie mexicaines par la technique de martelage du métal. Prodigieux.

Autre découverte, celle du jeune duo du cabinet d'architecture Andstudio, qui a signé le Thangka Museum à Lhassa, au Tibet. Un très bel écrin qui rend hommage à l'art du thangka, indissociable de l'art bouddhiste vajrayana, tout en introduisant de la modernité au cœur de la tradition.

Respecter ce qui a existé, telle est également la volonté de l'artiste italien Andreas Senoner avec ses sculptures en bois. Ce fabuleux créateur n'a pas hésité à suivre les cours du grand sculpteur et graveur Kinji Akagawa pour approfondir sa technique et travailler ses pièces comme des matériaux vivants. Pour lui, le bois est avant tout utilisé comme collecteur de mémoire, lieu d'histoire visuellement marqué par le temps et l'environnement. Stupéfiant !

Se connecter au passé et aux forces invisibles a été l'une des étapes du processus créatif des artistes Lita Albuquerque et Marie-Luce Nadal, exposées à la galerie La Patinoire Royale à Bruxelles. La première invite le cosmos et les étoiles dans l'une de ses œuvres éphémères, intitulée *Sol Star,* qui lui a valu le prix de la Biennale du Caire en 1996 – et on comprend pourquoi. La seconde capture les nuages en s'inspirant de la tradition ancestrale des chasseurs de nuages, comme on capture l'éphémère pour le protéger du temps qui passe. Un travail métaphorique absolument bouleversant.

Au cinéma également, il est question de passé, d'héritages et de forces mystiques. Nous attendions avec impatience la sortie du nouveau film du réalisateur argentin, Lisandro Alonso, pour qui la nature a toujours été un sujet de prédilection. Avec *Eureka*, il signe un récit à la fois onirique et poétique et nous offre à voir une image inhabituelle mais précieuse du grand continent américain, plaçant la nature avant les villes, les indigènes avant les colons. Une autre Amérique. Dans la même veine, le très attendu long métrage italien *Il reste encore demain* interroge la place des femmes face aux hommes dans l'Italie machiste post-mussolinienne. Une histoire simple et touchante filmée dans un superbe et mélancolique noir et blanc.

La jeune photographe Lina Scheynius, quant à elle, nous livre un récit photographique intime, dans un jeu subtil de juxtapositions, qui fait ressurgir les fantômes du passé. Touchant et surprenant. De même, les images du photographe Mikael Siirilä, qui se définit comme « un artiste de la chambre noire », nous ont particulièrement happés. Il capture la poésie des corps et des choses et parvient à transcender la banalité du quotidien le plus trivial, et à en révéler la magie.

Un grand merci aux designers Piotrek Panszczyk et Beckett Fogg, du studio Area, pour la couverture de notre numéro de mars, et merci à l'ensemble de nos contributeurs ainsi qu'à l'ensemble des talents dont les histoires et les créations illuminent chaque mois notre magazine.

Très belle lecture à tous.

MÉLISSA BURCKEL

COUVERTURE
© Sylvie Benoit / Mae Mei Lapres

© Billy & Hells

© Alejandro Ramirez Orozco

© Crédits

© Dan Flavin

SOMMAIRE

DESIGN

12 AJ DOMESTICO
18 FRÉDÉRIC SAULOU
27 PLACE À L'AVANT-GARDE
35 MANU BAÑÓ
40 LES SCULPTURES ORGANIQUES DE LÉA BIGOT
47 LA CHAISE *DRAGON*

ARCHITECTURE

51 THANGKA MUSEUM
59 SABATER HOUSE
62 FEDJE HOTEL
68 DUCCIO MALAGAMBA
78 ALLÉGORIE DE LA TERRE
84 AMELIA TAVELLA
93 *TAKE OVER JEDDAH*

ART

96 ANDREAS SENONER
103 LITA ALBUQUERQUE
111 YOUCEF KORICHI
117 MARIE-LUCE NADAL
121 DAN FLAVIN
127 LES FORMES DU TEMPS
132 LE PAYS DES MERVEILLES DE BOTTEREAU & FIQUET
139 LÉA COLLET

PHOTOGRAPHIE

143 NIKLAS HAZE
151 BILLY & HELLS
159 LINA SCHEYNIUS
165 MIKAEL SIIRILÄ
170 ILANIT ILLOUZ
177 COUP D'ŒIL

© Laurent Fau

© Park Chan-wook

© Kristian Schuller

© William Abranowicz

SOMMAIRE

CINÉMA

180 PARK CHAN-WOOK
186 PRIX AFC
197 LISANDRO ALONSO
201 IL RESTE ENCORE DEMAIN
205 ARIANE LOUIS-SEIZE

SPHÈRE MODE

212 LES VISIONS EXTATIQUES DE KRISTIAN SCHULLER
221 PAT MCGRATH
226 SIMONE ROCHA
235 PAOLO ROVERSI
240 AREA
246 CASS BIRD
252 LOUIS DECAMPS CAPTURE L'EXTRAVAGANTE BEAUTÉ
260 INSOMNIA

GASTRONOMIE

273 ARDENT
278 OMAR DHIAB
284 NEPITA
290 BLOOM GARDEN
297 DE NAPLES À PARIS
301 LA DATCHA

VOYAGE

309 MANHATTAN
317 CIVILIAN
322 THE FIFTH AVENUE HOTEL
330 HOSHINOYA TOKYO
336 HÔTEL HANA

01 DESIGN

© Tom Dagnas

© Tom Dagnas

FRANCE – PARIS

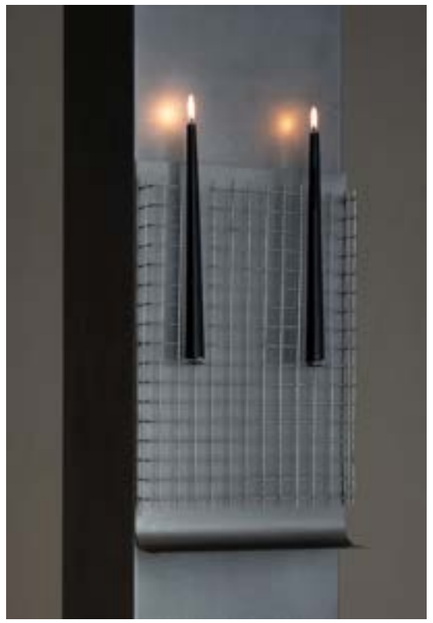
AJ DOMESTICO

UNE ODE À LA SENSIBILITÉ BRUTE

Max André et Jordan Jacob sont à la tête du studio André Jacob. C'est avec « AJ Domestico », sa première collection d'objets, que le tandem se fait une place dans l'univers du design.

À travers leurs diverses œuvres fonctionnelles, les deux designers révèlent la relation intime que l'humain entretient avec l'objet. Désireux de mettre en lumière la beauté des moments du quotidien, le studio de design s'attèle à raconter une histoire poétique dans chacune de ses créations.

La collection s'articule autour d'une seule matière : le métal. À la croisée de l'artisanat et du brutalisme, « AJ Domestico » explore une à une les particularités de cette matière surprenante. La singularité des formes est une ode à l'art informel du peintre et sculpteur argentin Lucio Fontana.



© Tom Dagnas

© Tom Dagnas

Ainsi, le bougeoir se laisse submerger par la cire qui coule le long de ses lignes métalliques. Ce qui permet de voir l'objet différemment, en laissant place à l'aléatoire. La cotte de mailles, quant à elle, semble tout droit sortie de l'époque médiévale et sert de plaid réconfortant. Un objet qui tranche avec le reste des pièces de la série.

Une première collection à la beauté et à l'esthétique franches qui définit Max André et Jordan Jacob comme des pionniers dans leur domaine.

MARINE MIMOUNI

@ANDRE_JACOB

© Domestiquer Collection, Germain Herriau

FRANCE – RENNES

FRÉDÉRIC SAULOU

PERFECTIONNISTE EN LA MATIÈRE

Dès l'obtention de son diplôme en design d'objets à l'École européenne supérieure d'art de Bretagne, Frédéric Saulou fonde son propre studio en 2013.

L'expérimentation est au cœur de son travail. Ainsi, le designer s'attèle à faire parler la matière minérale d'une manière à la fois élégante et brutale. Dans son atelier à Vitré, non loin de Rennes, le jeune homme imagine des œuvres fonctionnelles se rapprochant de la sculpture.

Chercheur-designer, Frédéric Saulou tient à créer une symbiose entre les savoir-faire artisanal et industriel. Comme le prouve « Domestiquer », une collection de mobilier qui met en lumière le fait-main tout en lui donnant un aspect contemporain : *« Les moyens de production artisanaux et industriels influencent inexorablement la forme et sont le prolongement technique et esthétique de la mise en forme de l'objet. »*

La table basse *Hardie* en est le parfait exemple. Tel un jeu de construction, le plateau en verre fumé dialogue avec l'ardoise qui sert de base à la pièce de mobilier. Ici, le designer souhaite sublimer la matière et non la transformer. Séparées par de petits cylindres en béton, les deux structures jouent avec les contrastes et les reliefs pour former un tout harmonieux.

© Domestiquer Collection, Germain Herriau

© Domestiquer Collection, Germain Herriau

Le fauteuil *Delta A* reste dans la même approche. La pièce de mobilier témoigne de la relation entre l'aspect brut de la pierre et la finesse du verre. *« L'objectif est de révéler la matière par le verre en créant des volumes qui sont liés à l'architecture contemporaine »,* explique le designer. Une assise qui semble flotter dans les airs.

Frédéric Saulou met en évidence la relation privilégiée entre l'objet et l'usager à travers ses diverses créations.

MARINE MIMOUNI

FREDERICSAULOU.COM

© Domestiquer Collection, Germain Herriau

BELGIQUE - BRUXELLES

PLACE À L'AVANT-GARDE

AVEC COLLECTIBLE

Du 7 au 10 mars 2024, la foire Collectible investit une nouvelle fois l'emblématique Espace Vanderborght, à Bruxelles, et présente la crème du design contemporain de collection.

Une nouvelle édition qui s'annonce plus que prometteuse avec la participation de galeries émergentes comme Objects With Narratives, mais aussi de designers et studios indépendants issus de la scène internationale. Née d'une volonté de mettre en lumière une nouvelle vision de la création, la foire fondée par Clélie Debehault et Liv Vaisberg évolue au fil des éditions avec panache.

Fervent admirateur de la nouvelle garde du design, *Acumen* vous révèle les trois pièces de mobilier et objets à découvrir absolument lors de votre visite de l'événement.

© Simon Geringer

© Evgenia Baranova

LE BOUGEOIR *LUX ÆTERNA* PAR SASHAXSASHA

Le bougeoir *Lux Æterna* marque le début d'une longue série d'objets méticuleusement conçus pour accentuer les émotions qu'ils évoquent. Réalisé en acier inoxydable brossé, ce dernier semble tout droit sorti d'un conte médiéval futuriste. Avec cette création, les designers Alexander Dobrovskiy et Alexandra Gineva ont cherché à évoquer les réminiscences d'une enfance plongée dans les récits de chevaliers et de diverses mythologies.

@SASHAXSASHA

LE FAUTEUIL *PORTALEDGE* PAR SIMON GERINGER

Pour cette nouvelle édition, le designer Simon Geringer présente sa collection « Portaledge ». Le fauteuil qui en fait partie rend hommage à l'univers de la randonnée et aux archives de magazines d'escalade. Une pièce de mobilier pensée pour être facilement pliable et transportable. Ainsi sa structure en aluminium anodisé se pare-t-elle d'une protection en tissu Ripstop pouvant affronter tous types d'intempéries, telle une tente en pleine nature.

SIMONGERINGER.COM

© Simon Geringer

© Leonhard Hilzensauer

LA COLLECTION « VESSELS OF IMPERFECTION » PAR ANNA ZIMMERMANN

Réalisée en collaboration avec l'artisan Martin Petermann – basé à Vienne –, la collection de récipients en fonte d'aluminium est une ode à l'imperfection. Du processus de coulée naît la beauté de ces six créations singulières dont les contours irréguliers font tout l'attrait. L'artisanat apparaît ici comme une voie vers l'innovation.

ANNAZIMMERMANN.EU

MARINE MIMOUNI

COLLECTIBLE.DESIGN

© Alejandro Ramírez Orozco

MEXIQUE - MEXICO

MANU BAÑÓ

DESIGNER DE LA LUMIÈRE

Espagnol basé au Mexique, le designer Manu Bañó est reconnu pour son approche minimaliste du métal. Ses créations en cuivre, en laiton et en acier mettent en lumière son profond respect pour la matière. Matière qu'il a su maîtriser par un savoir-faire grâce auquel il transforme des feuilles de métal en pièces à la frontière du design et de l'art fonctionnel.

Ses créations affichent des imperfections que le designer ne cherche pas à cacher : parties intégrantes de sa démarche artistique, celles-ci s'accompagnent de la patine qui apparaît au fil du temps, faisant du travail de Bañó une œuvre au long cours.

Une démarche à retrouver dans sa toute nouvelle collection entièrement consacrée au cuivre, métal dont il a choisi de repousser les limites. Pour ce faire, le designer a travaillé avec des artisans de Santa Clara del Cobre au Mexique, ville connue pour sa longue tradition d'orfèvrerie. Habitués à élaborer de petites pièces via le martelage d'une mince feuille de métal orangé, les artisans ont fait entrer leur savoir-faire dans une autre dimension à la demande de Manu Bañó. La preuve avec un duo de miroirs fascinants à accrocher au mur. Le designer explore la propriété réfléchissante du cuivre qui, une fois poli, affiche une surface qui rappelle un miroir. Indissociables l'un de l'autre, les deux objets ont les mêmes pourtours, mais pas le même profil : l'un est concave, l'autre convexe.

© Alejandro Ramírez Orozco

© Alejandro Ramírez Orozco

La collection se compose également d'une autre paire de miroirs, mais à poser au sol. Tous les deux sont identiques, symétriques. Le martelage, nécessaire à leur création, a permis d'obtenir cette texture singulière, mais aussi de déformer la feuille de cuivre initiale pour donner naissance à la forme et à la structure de ces deux œuvres massives.

Quatre œuvres majestueuses qui, en plus de témoigner de la maîtrise du métal par le designer, mettent en exergue son talent pour dompter la lumière.

LISA AGOSTINI

MANUBANO.COM

© Pierre Girardin

FRANCE - MARSEILLE

LES SCULPTURES ORGANIQUES DE LÉA BIGOT

Après une enfance passée à La Réunion, Léa Bigot pose ses valises à Paris pour commencer une formation en direction artistique dans l'univers de la mode à l'ENSAAMA - Olivier de Serres. Jusqu'à ce qu'elle se lasse : *« J'avais besoin de créer quelque chose de nouveau et je me sentais bloquée à devoir mettre en avant des univers qui ne me correspondaient pas. »* Émerveillée par les galeries qui l'entourent, la jeune femme se prend de passion pour le design et la céramique. Quatre années plus tard, la céramiste s'envole pour Marseille et fonde son propre atelier.

Léa Bigot esquisse de ses mains habiles des formes tantôt organiques, tantôt énigmatiques, qui font de la nature une figure centrale. Avec spontanéité, la créatrice laisse parler non seulement son imagination, mais aussi ses émotions : *« J'ai l'impression que mes pièces doivent permettre à une énergie naturelle de les traverser, comme si elles montraient un chemin à suivre. »* C'est dans l'un de ses rêves que Léa a su dompter la terre pour en faire une merveille.

© Adeline Cathelin

© Léa Bigot

Prendre le temps de s'émouvoir, de ressentir… voilà ce que la créatrice marseillaise souhaite transmettre à travers ses pièces. Selon elle, *« la contemplation collective donne un point de départ émotionnel commun »* et permet ainsi de lier les individus entre eux. Les sculptures de Léa ne sont pas simplement élégantes, ce sont aussi de belles leçons de vie.

Récemment, la céramiste a imaginé de nouvelles sculptures fonctionnelles en collaboration avec le studio mo-mo et le maître verrier Claire Pegis. Main dans la main, les deux artisanes ont réalisé un plateau en verre aux lignes galbées faisant écho aux mouvements de la sculpture sur laquelle il est posé. Décidément, Léa Bigot ne cesse de nous surprendre.

MARINE MIMOUNI

LEABIGOT.WORK

BELGIQUE

LA CHAISE *DRAGON*

PAR ARTHUR VANDERGUCHT

Ceci n'est pas une chaise. Par ses couleurs cuivrées et ses motifs semblables à un pelage, l'œuvre fait référence à un dragon traditionnel chinois sur le point de prendre son envol. Des plaques de cuivre s'imbriquent tout le long de l'assise, formant ainsi une sorte de colonne vertébrale. *« L'art évoque souvent des interprétations et des liens personnels, et il est intéressant que cette œuvre ait inspiré ma pensée créative de cette manière »*, affirme Arthur Vandergucht – représenté par l'Atelier Ecru Gallery. Aucun élément ne peut exister sans l'autre. Alliant art et design, la chaise *Dragon* célèbre l'harmonie entre ses différentes composantes. Une réelle prouesse artistique.

MARINE MIMOUNI

ARTHURVANDERGUCHT.COM
WEAREATELIERECRU.COM

FOCUS

© And Studio

02

ARCHITECTURE

TIBET - LHASSA

THANGKA MUSEUM

LA FUSION DE LA MODERNITÉ ET DE LA TRADITION PAR AND STUDIO

Basé à Paris et à Shanghai, le jeune tandem de And Studio, formé par Duccio Cardelli et Ning Wang, a signé le Thangka Museum à Lhassa, au Tibet. Un écrin pour rendre hommage à l'art du thangka, indissociable de l'art bouddhiste vajrayana, tout en convoquant la modernité au cœur de la tradition.

Encerclée par les hautes montagnes du Transhimalaya, Lhassa est nichée dans un lieu on ne peut plus majestueux. C'est ici même que And Studio a érigé ce musée consacré à l'art thangka, représentation peinte des divinités bouddhistes : *« Un bijou qui paraît ciselé dans la roche des montagnes environnantes. »*

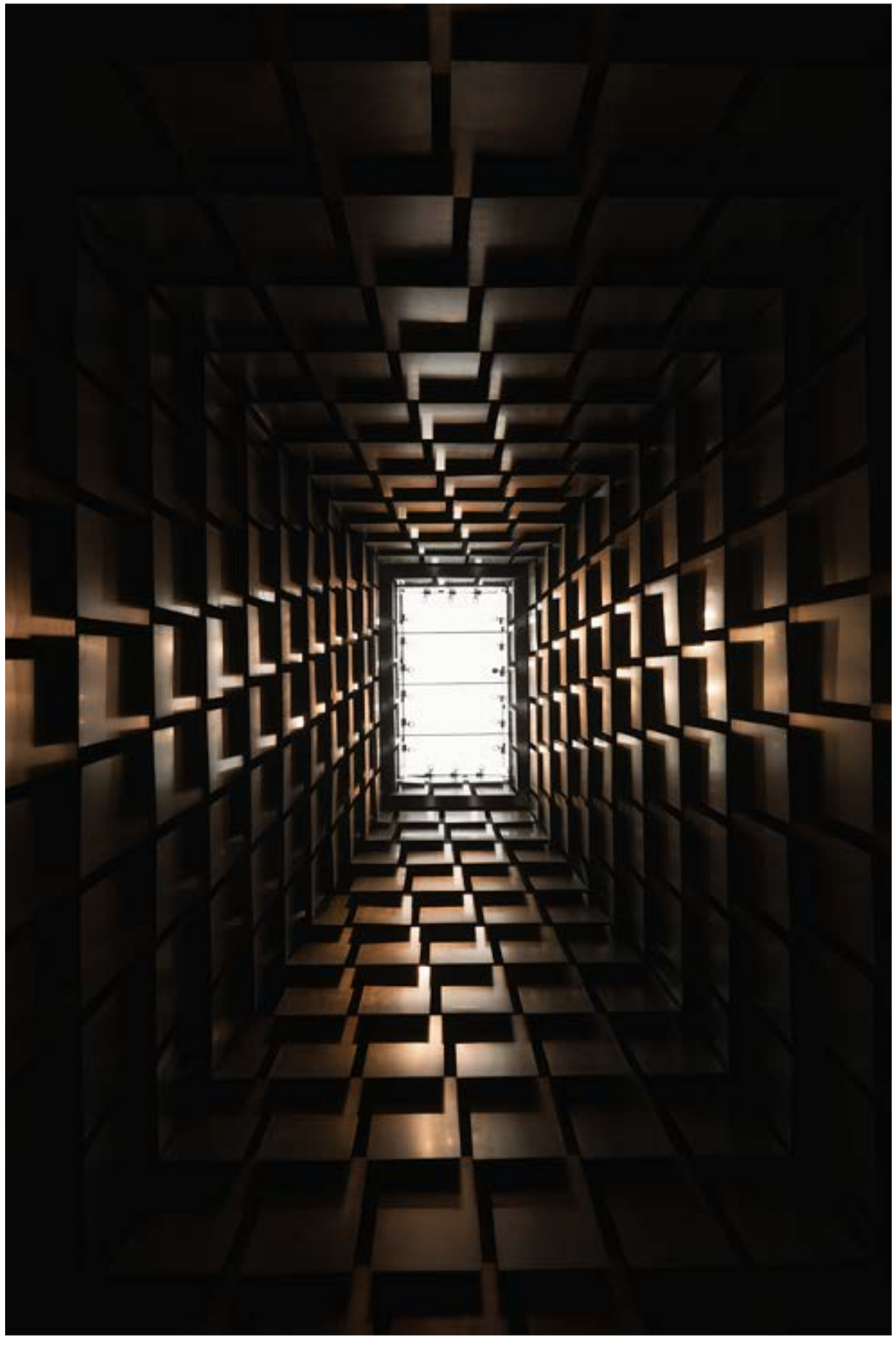
Les deux architectes précisent : *« Pour ce projet, nous avons souhaité concilier modernité et tradition. Nous avons accompli un véritable parcours initiatique pour connaître et comprendre l'art thangka, l'architecture locale, dans ses expressions de composition volumétrique notamment. »*

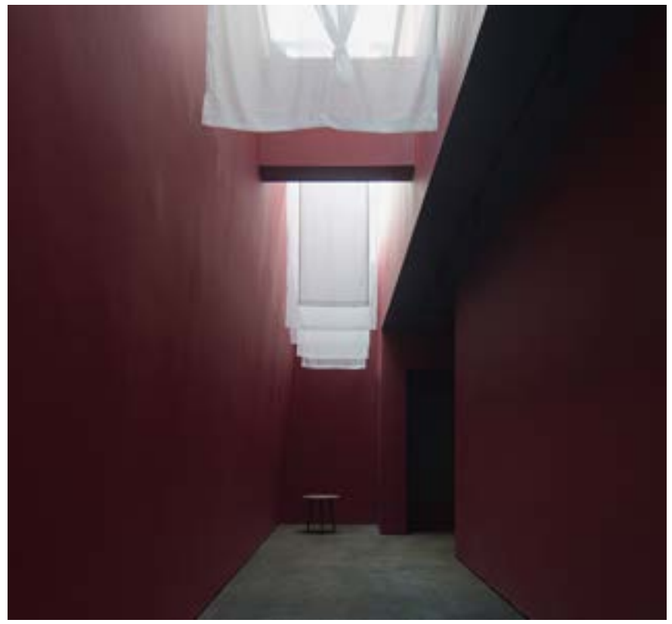
© Arch-Exist Photography / © And Studio

Ainsi, pour faire écho au palais du Potala, ancien lieu de résidence des dalaï-lamas, le projet a été conçu non pas comme un seul ensemble ou une masse uniforme, mais comme un archipel de volumes. Les yeux connaisseurs reconnaîtront des éléments typiques de l'architecture tibétaine, comme les parois inclinées. Pour ce qui est de la décoration, la feuille d'or, le bronze, le bois, et toutes les couleurs propres à la religion bouddhiste, comme le « bleu tibétain » mais également le jaune ou encore le rouge, sont de mise.

Ancrer localement le projet était aussi une volonté forte, notamment en utilisant des ressources locales et en valorisant des pratiques de construction vernaculaire. Le pisé pressé, une technique ancestrale locale, a été mis en œuvre dans les espaces d'exposition et dans le lobby. De plus, des artistes tibétains sont intervenus à la demande de Duccio Cardelli et Ning Wang pour dessiner certains éléments plus spécifiques du projet. Quant à la structure du bâtiment, elle a été réalisée avec du béton pour éviter l'excavation des carrières, aujourd'hui interdite, afin de ne pas défigurer le paysage.

© Arch-Exist Photography / © And Studio





© Arch-Exist Photography / © And Studio

La lumière joue aussi un rôle phare dans cet édifice, s'infiltrant ici et là par les murs et les toits des salles, à travers des claustras et des fissures. Les lanternes de soie traditionnelles que l'on retrouve dans les monastères ont également constitué une source d'inspiration pour construire le décor de l'espace d'exposition.

Pour le parcours du musée, les architectes ont souhaité évoquer l'image d'un cheminement spirituel, à travers un jeu de volumétrie permettant au visiteur d'atteindre différents paliers, avec des points de vue variés, rappelant les étapes des pèlerinages tibétains en montagne. Une ascension qui culmine jusqu'à la terrasse haute avec l'exposition d'un thangka majestueux de presque 15 m de longueur, attaché deux fois par an à la tour pendant le Sho Dun Festival.

LISA AGOSTINI

ANDSTUDIO.NET

© Arch-Exist Photography / © And Studio

ESPAGNE – VALENCE

SABATER HOUSE

VILLA EN DOUBLE Y PAR FRAN SILVESTRE ARQUITECTOS

Le studio Fran Silvestre Arquitectos, basé à Valence, réunit depuis près de vingt ans une équipe multidisciplinaire qui réalise des projets résidentiels, culturels, corporatifs et publics dans le monde entier. Pour sa fondatrice, Fran Silvestre, chaque construction est une expédition en profondeur dans les idées initiales et les concepts, relatifs à la demande des clients.

Située dans une petite localité de la Costa Blanca, en Espagne, la Sabater House, en forme de double Y, se présente comme un dialogue à la fois continu et atypique avec l'extérieur. La demeure de 780 m² se compose de quatre éléments architecturaux qui se déploient selon une géométrie droite et claire. La structure comprend une série de cours verdoyantes envahies de grands arbres, qui embrassent de nouveaux spécimens plantés sur place.

Structurellement, elle comporte trois aménagements d'ambiance sur trois étages, qui s'adaptent à la topographie. Les chambres sont situées dans la partie supérieure, avec un accès au toit orienté de manière à surplomber la mer, au-dessus de la cime des arbres. Le rez-de-chaussée ouvre sur un portique qui sert d'entrée. Il comprend un appartement complet et autonome. Les agencements annexes, comme le bassin de la piscine et un espace polyvalent, se trouvent au niveau inférieur.

Fran Silvestre et sa collaboratrice, l'architecte Estefanía Soriano, signent une impressionnante architecture, à la fois géométrique et organique, qui fonctionne comme un pont entre chaque environnement, tout en offrant de l'intimité à l'ensemble.

NATHALIE DASSA

FRANSILVESTREARQUITECTOS.COM

© Fernando Guerra

© Fernando Guerra

© Mir

NORVÈGE - BERGEN

FEDJE HOTEL

UN REFUGE CALME À FLANC DE FALAISE EN NORVÈGE

Le studio de l'architecte canadien Todd Saunders, basé à Bergen en Norvège, continue de faire de ses architectures des expériences à vivre. Ses constructions, comme la Villa AT et l'hôtel Fogo Island Inn, insufflent cette sensibilité artistique en phase avec le caractère radical et unique des lieux nordiques.

Fedje est un village insulaire de pêcheurs d'un peu plus de 500 habitants, menacé par le manque d'emplois et le dépeuplement. Le projet en cours ne se limite pas à la construction d'un hôtel : le programme, plus global, comprend notamment une distillerie de whisky, afin de redynamiser l'île et de développer le tourisme.

© Mir

Le temps a également son importance. Ce complexe hôtelier est positionné à flanc de falaise et à distance de la ville principale. L'équipe de conception a imaginé sa forme en U, composée de trois ailes repliées autour d'une cour intérieure. Cette disposition s'inspire des regroupements de bâtiments agricoles norvégiens afin de créer des espaces extérieurs à l'abri du vent. La surface est revêtue d'un mélange de bardeaux de pin et d'ardoise recyclée, mettant en exergue les matériaux vernaculaires locaux.

Les intérieurs devraient comprendre 75 chambres, toutes tournées vers l'océan. *« Nous sommes noyés dans tout ce qui est numérique et nous devons nous réapproprier l'analogique »*, explique Todd Saunders. *« Nous devons passer des vacances loin du monde ; nous déconnecter, pas nous connecter. Nous avons besoin de pauses et de répit. Quand nous parlons de "temps insulaire", nous parlons d'un temps régulé par la mer, où tout se déroule avec une belle lenteur. Quand on vient sur des îles comme celle-ci, on redécouvre une autre conception du temps, perdue pour beaucoup de gens. »*

Avec le Fedje Hotel, Todd Saunders crée ainsi un projet hospitalier qui célèbre la nature et ce lieu unique, dans le but qu'il devienne une destination incontournable où « l'on peut passer une douce nuit et se réveiller sans autre bruit que celui des vagues ».

NATHALIE DASSA

SAUNDERS.NO

© Mir

INTERVIEW

DUCCIO MALAGAMBA

UN ŒIL DE PHOTOGRAPHE AU SERVICE DE L'ARCHITECTURE

ESPAGNE – BARCELONE

Cet Italien basé à Barcelone, à la fois architecte et photographe, a immortalisé sur papier glacé les plus grands de notre époque : Herzog & de Meuron, Rafael Moneo, Enric Miralles, mais aussi Álvaro Siza, figure tutélaire de l'architecture portugaise. En juin prochain paraîtra d'ailleurs aux éditions Phaidon un ouvrage revenant sur l'œuvre du Prix Pritzker 1992, composé à deux voix par le photographe et l'architecte. Une bonne excuse pour rencontrer Duccio Malagamba et évoquer sa carrière.

Été 1984. Alors étudiant en architecture, le jeune Duccio Malagamba passe ses vacances au Portugal. Une fois arrivé à Porto, il s'arrête sur le front de mer, dans les faubourgs de la ville. Il y fait l'une des rencontres les plus déterminantes de sa vie : Álvaro Siza. Non pas l'homme, mais son architecture, qu'il découvre à travers les piscines de Leça da Palmeira, alors remplies d'enfants et embrumées par les vagues de l'océan. Une « ode à l'architecture », précise-t-il.

Ébloui par le peu de ressources mises en œuvre dans cette réalisation, par l'adaptation du contexte aux intérêts humains tout en délicatesse, il décide quelques années plus tard de ne pas poursuivre sa carrière d'architecte pour se consacrer plutôt à la photographie d'architecture. Une nouvelle carrière qui débute au début des années 1990 et qui lui donne l'occasion de rencontrer, en chair et en os, ce grand maître de l'architecture. Une rencontre qui aboutit en 2024 à cet ouvrage singulier : *Before / After* – Siza / Malagamba.

© Duccio Malagamba, Série « Marco Canaveses Church (Portugal) »

DANS CET OUVRAGE, S'AGIT-IL DE VOTRE REGARD SUR SON TRAVAIL OU DE VOS DEUX REGARDS ?

C'est indéniablement mon interprétation de son travail. Depuis le tout début de notre collaboration, il a été très rare de recevoir de sa part une instruction concernant la façon dont je devais aborder un projet. En fait, la seule contrainte touchant ma prise de vue est son aversion pour les clichés au crépuscule ou en soirée, avec les bâtiments éclairés... En dehors de cela, je me sens totalement libre de transmettre ma propre lecture et interprétation de ses projets.

EST-CE QUE SON ARCHITECTURE EST FACILE À PHOTOGRAPHIER ?

L'architecture d'Álvaro Siza peut paraître simple à première vue, car elle repose sur des gestes subtils et réfléchis. Si une étude photographique superficielle de ses bâtiments n'était pas abordée de façon complexe, elle ne réussirait pas à transmettre l'élégance poétique inhérente à nombre de ses décisions de conception. D'après mon expérience, la seule façon de se rapprocher de son design doux et inspiré est de passer du temps dans les bâtiments à la recherche de la lumière et de l'angle parfaits.

© Duccio Malagamba, Série « Summer House (Majorca) »

POURRIEZ-VOUS REVENIR SUR LA GENÈSE DE TROIS AUTRES DE VOS PROJETS ?

Les projets suivants marquent une rupture nette avec mon activité principale qui consiste principalement à diffuser les nouvelles interventions d'architectes prestigieux aux amateurs d'architecture. Ici, ce sont les aspects les plus formels et intimes de mon travail qui occupent le devant de la scène.

HABANA DECÒ

Lors de ma première visite à La Havane en tant que touriste, j'ai été profondément impressionné par la beauté de son architecture Art déco. Malgré le mauvais état de conservation du patrimoine architectural de la ville, les bâtiments ont gardé une extraordinaire capacité à évoquer les temps de splendeur qu'a connus la capitale cubaine dans les années 1920, 1930 et 1940. Cette capacité de l'architecture à fasciner restait intacte et était curieusement renforcée par la présence des voitures de la même époque qui circulent encore dans la ville. J'ai donc décidé de retourner quelques années plus tard à La Havane où j'ai passé un mois à photographier les réalisations architecturales que je trouvais les plus intéressantes. L'idée était de publier un livre, et j'ai même chargé l'écrivaine cubaine Zoé Valdés d'écrire un prologue. Cependant, le projet n'a pas encore vu le jour…

© Duccio Malagamba, Série « Habana Decò »

© Duccio Malagamba, Série « Shadows in the FAUP »

SOMBRAS EN LA FAUP

À l'occasion de la publication d'un livre consacré à la faculté d'architecture de l'université de Porto (FAUP), Adalberto Dias, professeur et chercheur à la FAUP, m'a demandé de faire une lecture personnelle de cette intervention architecturale. Pour une raison quelconque, je n'avais pas encore photographié ce projet et, au moment où j'ai reçu la commande, les bâtiments étaient déjà assez détériorés à cause du manque d'entretien. C'est pour cette raison que j'ai décidé de travailler en noir et blanc, en privilégiant les jeux d'ombre créés par les différents surplombs et la proximité des différents volumes. Cette subtile danse du « clair-obscur » sur les façades s'est révélée capable de transmettre la poésie de ce projet signé Siza, sans que l'œil soit distrait par son mauvais état de conservation.

SCULPTURES EN ACIER À MILAN

La construction d'un gratte-ciel est généralement très complexe d'un point de vue technologique, mais dans le cas de la tour Unipol de Milan, conçue par Mario Cucinella Architects, la sophistication de la structure atteint des sommets vertigineux. Impressionné par les éléments structurels imposants de cette intervention architecturale, j'ai décidé de représenter ces pièces comme s'il s'agissait de sculptures cyclopéennes. Grâce à l'abstraction inhérente à la photographie noir et blanc, ces éléments gigantesques acquièrent une présence fascinante et perturbante.

Duccio Malagamba ne se contente pas de photographier un bâtiment ou de saisir l'essence d'un architecte. Il se saisit de ses mille et une facettes pour nous emmener dans une autre dimension, magnifiant la délicatesse et les détails singuliers qui constituent l'identité même d'une œuvre architecturale.

PROPOS RECUEILLIS PAR LISA AGOSTINI

BEFORE/AFTER :
SIZA/MALAGAMBA
PUBLIÉ PAR PHAIDON
PHAIDON.COM
DUCCIOMALAGAMBA.COM

© Duccio Malagamba, Série « Unipol Tower »

© Iwan Baan

ÉTATS-UNIS - NEW YORK

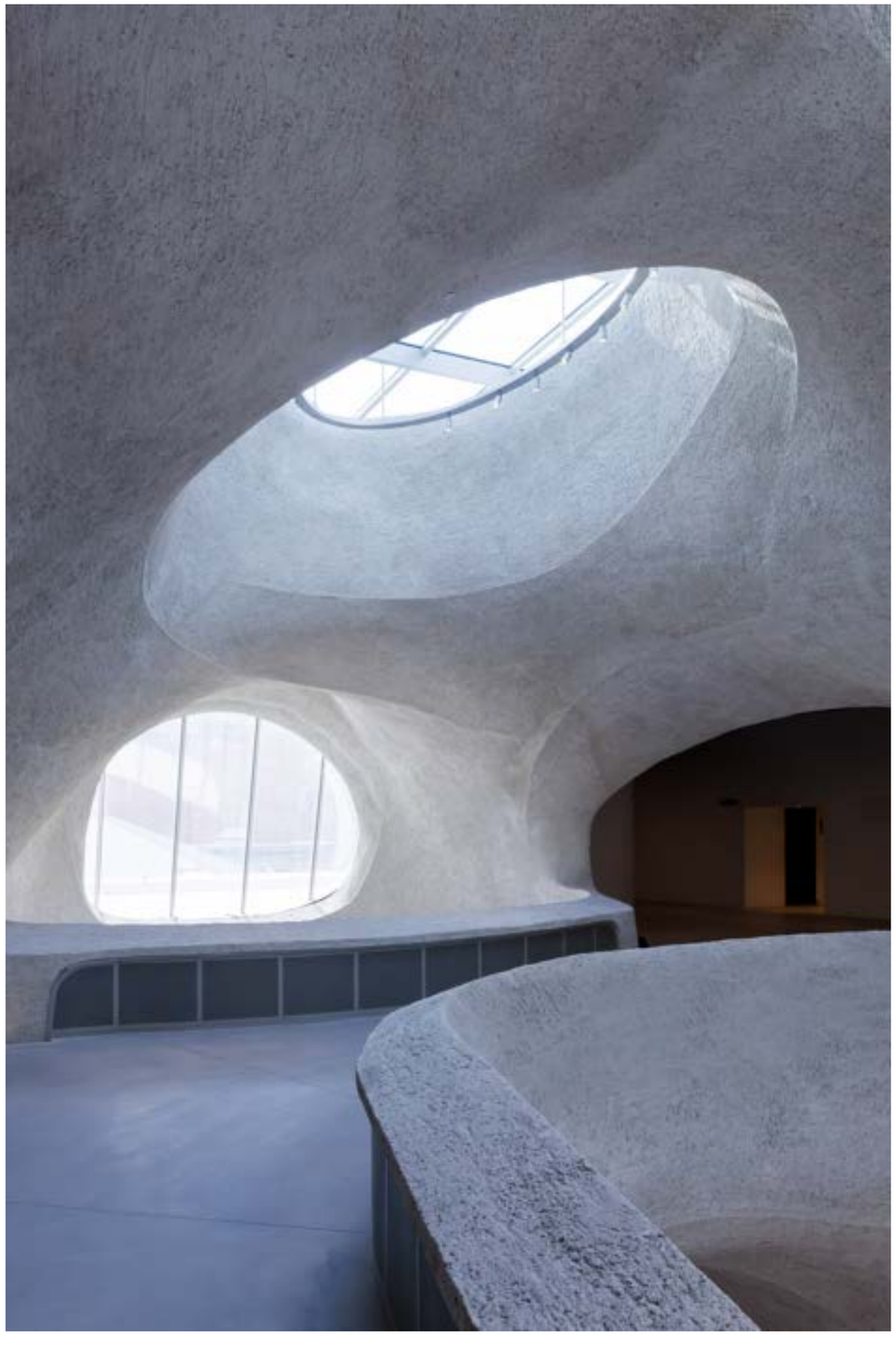
ALLÉGORIE DE LA TERRE

PAR STUDIO GANG

Ouvert depuis mai dernier, le Richard Gilder Center for Science, Education, and Innovation est une ode à la nature et à ses phénomènes, empreinte de poésie.

C’est une nouvelle étape à marquer d’une pierre blanche pour le Musée américain d’histoire naturelle. Et pour cause, en mai 2023, la prestigieuse institution a ouvert les portes du Richard Gilder Center for Science, Education, and Innovation. Un nouveau centre installé dans une nouvelle bâtisse, conçue par Studio Gang, le cabinet international d’architecture et de design urbain dirigé par Jeanne Gang. Étendu sur plus de 20 000 m², le projet architectural s’inspire des processus naturels du vent et de l’eau, qui façonnent des paysages terrestres passionnants à explorer. Il comprend six étages hors sol, dont quatre ouverts au public, et un en sous-sol.

© Iwan Baan



© Iwan Baan

En extérieur, sa façade ondulée, avec des courbes fluides et douces, est revêtue de granit rose Milford et percée de fenêtres arrondies. Le motif des panneaux de pierre évoque à la fois le phénomène de stratification géologique, mais également la surface richement texturée de la maçonnerie en pierre des bâtiments voisins.

Une fois à l'intérieur du Gilder Center, les visiteurs se retrouvent dans l'Atrium Griffin, un espace vertigineux qui s'élève sur toute la hauteur du bâtiment et accueille la lumière naturelle à travers les ouvertures des lucarnes. Pour la conception de ce lieu, les architectes se sont inspirés de la manière dont le vent et l'eau tracent des chemins dans la roche, ainsi que des formes gravées par l'eau chaude dans les blocs de glace. L'angle droit semble persona non grata dans cette réalisation où la courbe règne en maîtresse.

Cet espace, comme une grande partie du Gilder Center, a été construit avec du béton structurel pulvérisé directement sur des barres d'armature sans coffrage pour créer un intérieur homogène de murs voûtés, de ponts et de cavernes, qui constituent la structure du bâtiment. Une technique inventée par Carl Akeley, naturaliste du Musée et artiste taxidermiste. Une fois la pulvérisation achevée, les finitions ont été faites à la main, témoignant du savoir-faire de ses constructeurs. Un hommage fascinant et sublime à la nature.

LISA AGOSTINI

STUDIOGANG.COM

FRANCE – AIX-EN-PROVENCE

AMELIA TAVELLA

REDONNE VIE AUX RUINES

Nichée au cœur de la montagne corse, une bâtisse vieille de six siècles s'est vue magnifiée par une élégante extension de cuivre. Signée Amelia Tavella.

Rebâtir sans pour autant contredire le souvenir du passé. Une problématique que rencontrent nombre d'architectes, et un défi que l'architecte corse, basée à Aix-en-Provence, a relevé avec brio. La preuve avec son tour de force opéré sur le couvent Saint-François de Sainte-Lucie-de-Tallano, en Corse-du-Sud.

© Thibaut Dini

© Thibaut Dini

ARCHITECTURE

© Thibaut Dini

Comme l'explique Amelia Tavella : *« Je crois aux forces supérieures et invisibles. Le couvent Saint-François de Sainte-Lucie-de-Tallano, construit en 1480, s'inscrit dans cette croyance. Logé en hauteur, sur son promontoire, il fut un château défensif avant d'être un lieu de prière, de retraite, choisi par des moines conscients de la beauté absolue du site. La foi se rallie au sublime. »*

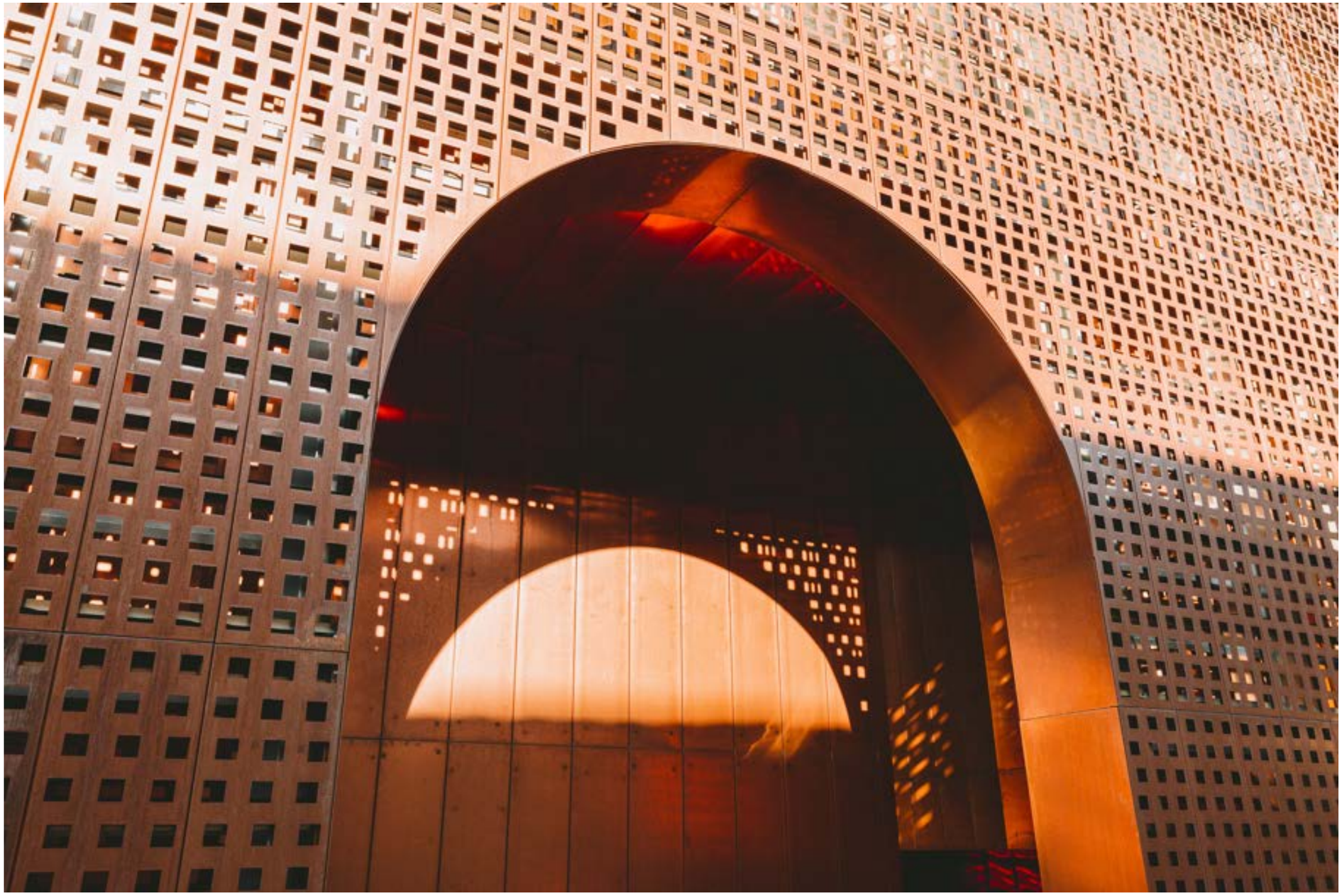
Bordée d'une oliveraie et faisant face aux montagnes insulaires, la bâtisse, composée de deux ensembles, était partiellement en ruines, comme un corps privé d'un membre. À travers son geste architectural, Amelia Tavella n'a pas souhaité effacer cet épisode, mais l'a au contraire souligné : *« J'ai choisi de garder les ruines et de remplacer la part arrachée, part fantôme, par une œuvre de cuivre qui deviendra Maison du territoire. J'ai marché dans les traces du passé, reliant la beauté à la foi, la foi à l'art, faisant circuler les esprits d'avant vers une forme de modernité qui jamais n'altère ou ne détruit. Les ruines sont des marques, des vestiges, des empreintes, elles disent aussi les fondations et une vérité, elles furent des phares, des points cardinaux, orientant nos axes, nos choix, nos volumes. »*

Cette modernité s'incarne à travers un élégant moucharabieh de cuivre qui reprend, en quasi-symétrie, la silhouette de l'édifice qui lui fait face, associant le métal et la pierre, deux matériaux étrangers mais qui s'accordent à merveille. Trop froid, le métal ? L'architecte voit plutôt dans ce vêtement de cuivre « un geste de douceur » qui capte la lumière, qui la réfléchit en « la renvoyant vers le ciel comme les prières des moines et des fidèles qui s'adressent au Très-Haut ».

Un projet rare, qui est aujourd'hui en lice pour le prix d'architecture de l'Union européenne Mies-van-der-Rohe 2024.

LISA AGOSTINI

@AMELIA_TAVELLA



© Thibaut Dini

© Mohammed Ali

ARABIE SAOUDITE – DJEDDAH

TAKE OVER JEDDAH

PAR ANDRÉS REISINGER

Bien connu des amateurs d'art et de design virtuel, Andrés Reisinger, un créatif argentin basé à Barcelone, avait marqué les esprits avec son fauteuil 100 % numérique, *Hortensia*, transposé ensuite dans le monde réel. Six ans plus tard, le designer et artiste poursuit son œuvre, notamment à Djeddah, en Arabie saoudite.

Sobrement baptisée *Take Over Jeddah,* sa nouvelle réalisation est présentée à l'occasion de la première édition de Balad Al-Fann, manifestation dont le but est de faire revivre le quartier de Djeddah classé au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Situé dans le cœur de la vieille ville historique, le travail de Reisinger nous interroge sur notre perception des entités non physiques et physiques. Après une première édition de *Take Over* à Miami, ce nouvel opus saoudien vise à donner une teinte moderne aux récits anciens, demandant au spectateur de considérer la tradition sous un nouvel angle. Même si la structure ancienne est enveloppée de tissu rose, l'œuvre ne touche en rien l'esthétique du bâtiment lui-même. Couleur signature de Reisinger, à la fois vibrante et suscitant un sentiment de confort, de familiarité, le rose peut favoriser les liens humains à travers un sentiment d'unité et d'appartenance. Haute de 17 m, l'installation a pour but de déclencher une discussion sur la signification et la valeur des « objets » architecturaux, en particulier ceux qui risquent d'être abandonnés et qui représentent le passé culturel et sociétal de la ville.

LISA AGOSTINI

REISINGER.STUDIO

03

ART

© Andreas Senoner, *Mask (moulting)*
42x17x14 cm / Walnut, feathers

ITALIE – FLORENCE

ANDREAS SENONER

MATIÈRE ET ORACLE

Les œuvres d'Andreas Senoner naviguent entre deux fondamentaux : son sujet, le corps, et son matériau, le bois. L'artiste d'origine italienne, qui fut exposé à la 24e Biennale de Venise et dont la carrière est internationale, aime travailler avec ce qu'il perçoit comme des « matériaux vivants ».

Andreas Senoner a étudié à l'Académie des beaux-arts de Florence, puis en Espagne à Valence, avant d'obtenir une bourse pour le College of Art and Design de Minneapolis, où il suit les cours du sculpteur et graveur Kinji Akagawa, avec lequel il approfondit sa technique de sculpture sur bois. Après avoir exploré différents médiums durant sa formation, de la peinture à la performance, c'est avec le bois sculpté que se développent tous ses talents, alors que son répertoire thématique s'inscrit sur la durée.

Des formes reviennent d'une sculpture à l'autre (des têtes, des jambes et des pieds), comme pour encadrer la symbolique du corps dans ce qu'il représente de pensées et de fondations, de libertés et d'ancrages. Dans *Nature doesn't care*, la tête coupée, posée, semble dormir d'un sommeil centenaire, comme si le marbre d'une statue antique s'était changé en bois transpercé par les termites. Le front et les yeux clos composent l'expression d'un oracle ou d'un prophète, voyant au-delà du visible.

Andreas Senoner, *Fear*

DE HAUT EN BAS, DE GAUCHE À DROITE :
1. ANDREAS SENONER, *GRAFT* / 58X25X23 CM / WALNUT, PINE
2. ANDREAS SENONER, *ORIGINS* / 48X21X15 CM / WALNUT, FEATHERS
3. ANDREAS SENONER, *SHAPESHIFTER* / 80X39X10 CM / WALNUT, FEATHERS

Page de droite : © Andreas Senoner, *Fear*

© Andreas Senoner. *Absence* / 20x32x24 cm / Linden wood

Chez Senoner, les visages sont cachés ou les regards ailleurs, les corps recouverts de fourrure, de lichen ou de plumes. Les jambes et les pieds sont piqués d'aiguilles ou développent des branchages. La matière naturelle de bois peint – tête jaune, jambes bleues – évoque des métamorphoses, et ajoute un air d'étrange aux déformations anatomiques. L'hybridité est d'ailleurs au cœur de l'imaginaire de l'artiste, comme la marque d'un certain au-delà du corps, un lieu de force occulte.

Pour l'artiste, le bois est avant tout utilisé comme collecteur de mémoire, lieu d'histoire visuellement marqué par le temps et l'environnement. Le bois devient métaphore de la durée et de la transition, symbole de stabilité séculaire, ce temps qui permet les croisements de récits et l'édification de relations. Ainsi, l'œuvre devient le lieu abritant un imaginaire transhistorique.

ANA BORDENAVE

ANDREASSENONER.COM

Lita Albuquerque, *Man and the Mountain II*, 1979, pigmented ink on epson, from an edition of five

BELGIQUE - BRUXELLES

LITA ALBUQUERQUE

« ENTRE LA TERRE ET LE CIEL »

Alors que le Nasher Sculpture Center de Dallas vient de remettre à l'honneur les femmes du Land Art [1], la galerie La Patinoire Royale Bach de Bruxelles a invité Lita Albuquerque à recomposer dans sa grande nef ses premières installations éphémères questionnant, à travers des formes primaires et des pigments purs évoquant les éléments primordiaux, notre identité et notre relation au cosmos.

« No road, no path, / No land marks / Show the way there. / You must go by the stars. » [*« Aucune route, aucun chemin, / Aucun repère / Ne montre le chemin à suivre. / Il faut suivre les étoiles. »*], écrit le moine trappiste américain Thomas Merton (1915-1968) dans l'un de ses poèmes inspirés des Pères du désert [2]. Un apophtegme que l'artiste américaine Lita Albuquerque semble avoir fait sien.

Outre sa fascination pour le désert, cette figure du mouvement Light and Space – né dans le sud de la Californie dans les années 1960 – a toujours regardé le champ des étoiles. C'est ainsi qu'est née la carte des constellations qu'elle reproduisit avec 99 cercles bleus dessinés à l'aide de trois tonnes de pigments en poudre sur les sables du plateau de Gizeh, au pied des grandes pyramides, lors de la sixième Biennale du Caire en 1996. Inspirée des écrits de Platon affirmant l'alignement des pyramides sur les étoiles, cette œuvre éphémère intitulée *Sol Star* lui valut le prix de la Biennale. Comme l'attestent les esquisses préliminaires exposées à la galerie La Patinoire Royale Bach, la dorure des pyramidions, restée à l'état de projet, devait donner à cette installation une dimension cosmologique extraordinaire.

À gauche : Lita Albuquerque, *Stellar Axis*, 2014
À droite : Lita Albuquerque, *Materie Prima (1979-2021)* © PRVB GALLERY / © Vincent Everarts

DE *LA COLONNE VERTÉBRALE DE LA TERRE* À L'*AXE STELLAIRE*

En 2006, sur un plateau de glace de l'Antarctique, ce sont 99 sphères bleues correspondant aux 99 étoiles du ciel de l'Antarctique que l'artiste, accompagnée de chercheurs et d'experts, a déposées afin de dessiner une constellation terrestre [3]. Et tandis qu'en 1980, Lita Albuquerque traçait, sous la forme d'une spirale rouge, la *Colonne vertébrale de la Terre* dans le désert de Mojave – une œuvre fondatrice recomposée spécialement par l'artiste à La Patinoire Royale –, en 2018, elle plaçait au sommet d'une montagne suisse le moulage d'un corps de femme nue recouvert de pigment bleu outremer, allongée pour écouter la Terre [4].

Pour Lita Albuquerque, *« les déserts sont des lieux d'écoute et de connexion à la riche histoire des traditions célestes »*. C'est ainsi, au milieu d'une disposition de cercles de pigments de poudre bleue reflétant l'alignement des étoiles le 31 janvier 2020, que l'artiste disposa au sommet d'un rocher du désert d'AlUla en Arabie saoudite la sculpture monumentale d'une femme bleue en position de méditation [5].

Lita Albuquerque, *NAJMA* © Lance Gerber

FORMES PRIMORDIALES ET COULEURS PRIMAIRES

Si le bleu outremer utilisé dans ses installations à grande échelle les plus spectaculaires renvoie au ciel, le jaune cadmium, qui lui est souvent associé [6], renvoie au soleil, tandis que le rouge convoque l'énergie de la terre. Autant de pigments purs répartis en cercles, en spirales ou en pointes, ou saupoudrés sur des pierres, afin d'en révéler le pouvoir intrinsèque. Car selon Lita Albuquerque, qui ne rejette pas une certaine accointance avec l'animisme, les pierres sont vivantes et contiennent une lumière que les pigments ne font que révéler… Des pigments volatiles que l'artiste aime livrer au vent du désert ou à son propre souffle, comme l'attestent ses *100 respirations jaunes, fuchsias ou bleues* réalisées en 1989, ou encore ses *Peintures de vent* (2012) [7].

[1] « Groundswell: Women of Land Art » du 23 septembre 2023 au 7 janvier 2024
[2] *Macarius the Younger, collected Poems,* New York, 1977
[3] *Stellar Axis: Antarctica*
[4] *Transparent Earth*
[5] *NAJMA (She Placed One Thousand Suns Over the Transparent Overlays of Space)*
[6] Notamment dans *Materia Prima*, une autre œuvre de jeunesse reconstituée à La Patinoire Royale, et dans *Man and the Mountain* réalisée dans le désert de Mojave en 1979.
[7] *100 Breaths Yellow Green, Fuchsia*…(lithographic monoprint) et *Wind Paintings* (pigment on canvas)

STÉPHANIE DULOUT

« EARLY WORKS – LITA ALBUQUERQUE »
LA PATINOIRE ROYALE BACH
15, RUE VEYDT, BRUXELLES (BELGIQUE)
JUSQU'AU 30 MARS 2024

PRVBGALLERY.COM
LITAALBUQUERQUE.COM

Lita Albuquerque, *Transparent earth*

BIOGRAPHIE

Née en 1946 à Santa Monica, en Californie, Lita Albuquerque grandit en Tunisie et à Paris jusqu'à l'âge de 11 ans, lorsque sa famille s'établit aux États-Unis. Elle est diplômée de l'Université de Los Angeles où elle vit et travaille toujours aujourd'hui.

Youcef Korichi, *Odalisque*, 2014
Huile sur toile / 200 x 250 cm (78 3/4 x 98 3/8 in.)
© Courtesy de l'artiste et Galerie Suzanne Tarasieve, Paris

FRANCE – PARIS & AVIGNON

YOUCEF KORICHI

PLONGÉE ET CONTRE-PLONGÉE DANS LA PEINTURE

D'aspect photoréaliste, la peinture de Youcef Korichi ne laisse de fasciner, tant par sa virtuosité que par l'étrange banalité apparente de ses sujets.

Déclinaisons de *Grilles* (2017), *Ciel, Sol* caillouteux ou frondaisons (2018), *Pieds* ou draps froissés, benne à gravats et trottoir défoncé, *Écorces* et ronds dans l'eau… Nous voici face à des morceaux de réel qui sont autant de morceaux de bravoure tant le rendu en trompe-l'œil fait illusion.

Mais ne nous y trompons pas : pour l'artiste, *« Le vrai sujet reste la peinture. »* Celle qui se donne à voir, et qui nous donne à voir ce que, sans elle, on ne verrait sans doute pas…

On ne pourra s'empêcher, cependant, de discerner dans ses séries de *Grilles*, ses buissons hérissés d'épines (*Griffes*, 2018) et autres barrières occupant tout l'espace de la toile, de « tragiques icônes contemporaines [1] ». De même que ses fantastiques drapés (*Nature morte*, 2011 ; *Odalisque*, 2014 ; *Être dedans*, 2015) apparaissent comme des icônes de la solitude.

Youcef Korichi, *Pantin 1* (gauche) & *Pantin 2* (droite), 2022
Huile sur toile / 200 x 200 cm (78 3/4 x 78 3/4 in.)
© Courtesy de l'artiste et Galerie Suzanne Tarasieve, Paris

Tandis que les œuvres de sa dernière série inspirées du *Pantin* (*El Pelele*) peint en 1791 par Francisco de Goya évoquent immanquablement la chute tragique de l'homme. Tragédie de l'être humain rêvant d'un au-delà et condamné à vivre ici-bas, assujetti à la pesanteur ? Damné ou Icare moderne, le pantin de Korichi est vêtu d'un costume. Corps dégingandé sans visage, ce pourrait être nous… Isolé et chutant sous un ciel chargé de nuages, loin de la figure carnavalesque chahutée par les femmes dans la scène champêtre de Goya, il peut aussi nous faire penser à la silhouette sautant du haut d'un immeuble d'une sombre sérigraphie intitulée *Suicide* réalisée à l'encre noire par Andy Warhol en 1963 ou à celle du *Saut dans le vide* réalisée en 1960 par Yves Klein.

DE LA CHUTE

Ombres et saillies des plis, bourrelets, froissures, traces d'usure… : de la luisance à la matité du tissu du costume, par endroit lustré, et du cuir des chaussures – dont sont rendues jusqu'aux salissures des semelles peintes dans un magistral et vertigineux contrapposto –, la *maniera* de Youcef Korichi force l'admiration. Utilisant la technique ancienne de la mise au carreau pour reproduire, en les agrandissant, les moindres détails de ses « documents » photographiques, le peintre travaille de deux à cinq mois sur ses toiles souvent monumentales… L'on comprend ainsi que l'on puisse se faire prendre par la minutie et l'exactitude du rendu. Cherchant à rendre la tactilité des matières, « la sensation du toucher par la peinture et par l'œil », et à « mélanger plusieurs manières de peindre dans un même tableau [2] », Korichi témoigne à nouveau dans sa dernière série, à la frontière du tragique et du grotesque, de sa dextérité à travers l'amplitude de son geste allant de l'ultra-précision au relâchement en passant par les empâtements. Ainsi de l'aspect très aérien des nuages contrastant avec la densité des plis des vêtements du fantoche lancé dans les airs pour finalement s'écraser au sol.

[1] Baptiste Brun / cnap.fr/youcef-korichi-de-front
[2] Citation issue d'un entretien réalisé avec le peintre le 14 février 2024

STÉPHANIE DULOUT

« YOUCEF KORICHI - LE BLEU DU CIEL »
GALERIE SUZANNE TARASIÈVE
7, RUE PASTOURELLE, PARIS 3E
DU 16 MARS AU 27 AVRIL 2024
SUZANNE-TARASIEVE.COM

« YOUCEF KORICHI »
CLOÎTRE SAINT-LOUIS, AVIGNON
DU 5 AU 27 MARS 2024

Youcef Korichi, *Grille*, 2017
huile sur toile / 300 x 200 cm (118 1/8 x 78 3/4 in.)
© Courtesy de l'artiste et Galerie Suzanne Tarasieve, Paris / Collection privée

BIOGRAPHIE

Né en 1974 à Constantine en Algérie, Youcef Korichi, diplômé de l'ENSBA en 1999, a été formé dans l'atelier de Jean-Michel Alberola, avant de suivre un cursus d'histoire de l'art à l'université. Il vit et travaille à Paris.

Marie-Luce Nadal, *A summer of Celebration*, 2022
Water, pure cloud essence, cloud brain, lead, 30 x 30 x 42 cm © Courtesy Galerie La Patinoire Royale Bach

BELGIQUE - BRUXELLES

MARIE-LUCE NADAL

DE NUAGE EN NUAGE

Artiste plasticienne et chercheuse, Marie-Luce Nadal chasse et enchâsse les nuages. Fille d'une longue lignée de vignerons catalans, elle s'inspire de la tradition ancestrale des « chasseurs de nuages » tirant des fusées dans le ciel afin de protéger les récoltes de la grêle, pour, munie d'une arbalète et de munitions fabriquées à base de soufre, *Faire pleurer les nuages* [1], à l'heure bleue, durant cet instant suspendu, à la tombée du jour, où les oiseaux cessent de chanter. Documentées par des photos ou des vidéos, ces performances poétiques se déroulent après un duel d'escrime. Autant de rituels marquant la pratique à la frontière de l'art et de la science de l'artiste ingénieure qui, depuis sa première machine à capturer les nuages (réalisée en 2015), s'ingénie à cultiver l'impalpable et à manipuler l'atmosphèr

MANIPULER L'ATMOSPHÈRE

C'est mue par un rêve utopique que, au fil de ses déplacements et de ses voyages, Marie-Luce Nadal capture des particules de nuages et des résidus d'orages électriques qu'elle réduit en extraits avant de les enchâsser dans des « eoloriums » (aquariums à nuages). Ceux-là mêmes que vous pourrez acquérir en vous engageant à les entretenir (en les alimentant en eau).

« J'ai désiré faire naître un nuage dans une boîte afin de pouvoir, enfin, dire qu'il est possible de jouer avec les nuages comme on joue avec le feu », explique celle qui nous confronte, sinon à la transcendance, du moins à l'obsession humaine pour le contrôle et la domination du monde naturel. Abritant des « fragment[s] de territoire[s] emprisonné[s] », « microcosme[s] soumis à la volonté aléatoire des masses d'air qui se condensent en volutes », ces aquariums à nuages sont aussi pour l'artiste le moyen de « capturer l'éphémère pour le protéger du temps qui passe [2]» tandis que l'on assiste à leur métamorphose, les extraits de nuages, sensibles à la lumière et à la température, ne cessant d'évoluer et de se transformer.

[1] Titre d'une performance en plein air débutée en 2015
[2] marielucenadal.com

STÉPHANIE DULOUT

« GUERRE CÉLESTE – MARIE-LUCE NADAL »
LA PATINOIRE ROYALE BACH
15, RUE VEYDT, BRUXELLES (BELGIQUE)
JUSQU'AU 9 MARS 2024
PRVBGALLERY.COM

« MARIE-LUCE NADAL, A SUMMER OF CELEBRATIONS »
DANS « ART SITUACIONS III »
FONDATION FIMINCO
43, RUE DE LA COMMUNE-DE-PARIS, ROMAINVILLE
JUSQU'AU 7 AVRIL 2024
FONDATIONFIMINCO.COM

BIOGRAPHIE

Diplômée de l'École nationale supérieure d'architecture de Montpellier (ENSAM) en 2009, puis de l'École nationale supérieure des arts décoratifs (ENSAD) en 2012, Marie-Luce Nadal (née en 1984 en Catalogne) a aussi étudié à la PSL Research University (Paris Sciences & Lettres) au sein du laboratoire de l'École supérieure de physique et chimie industrielle de Paris. Elle a exposé sa *Fabrique des Nuages* en 2015 au Palais de Tokyo et sa vidéo *Faire pleurer les nuages* en 2021 à l'Institut français d'Helsinski. Elle a aussi participé à l'exposition Novacène du festival UTOPIA Lille 3000 en 2022.

© Emma Daniere

Dan Flavin, *Untitled. In memory of Urs Graf*

SUISSE – BÂLE

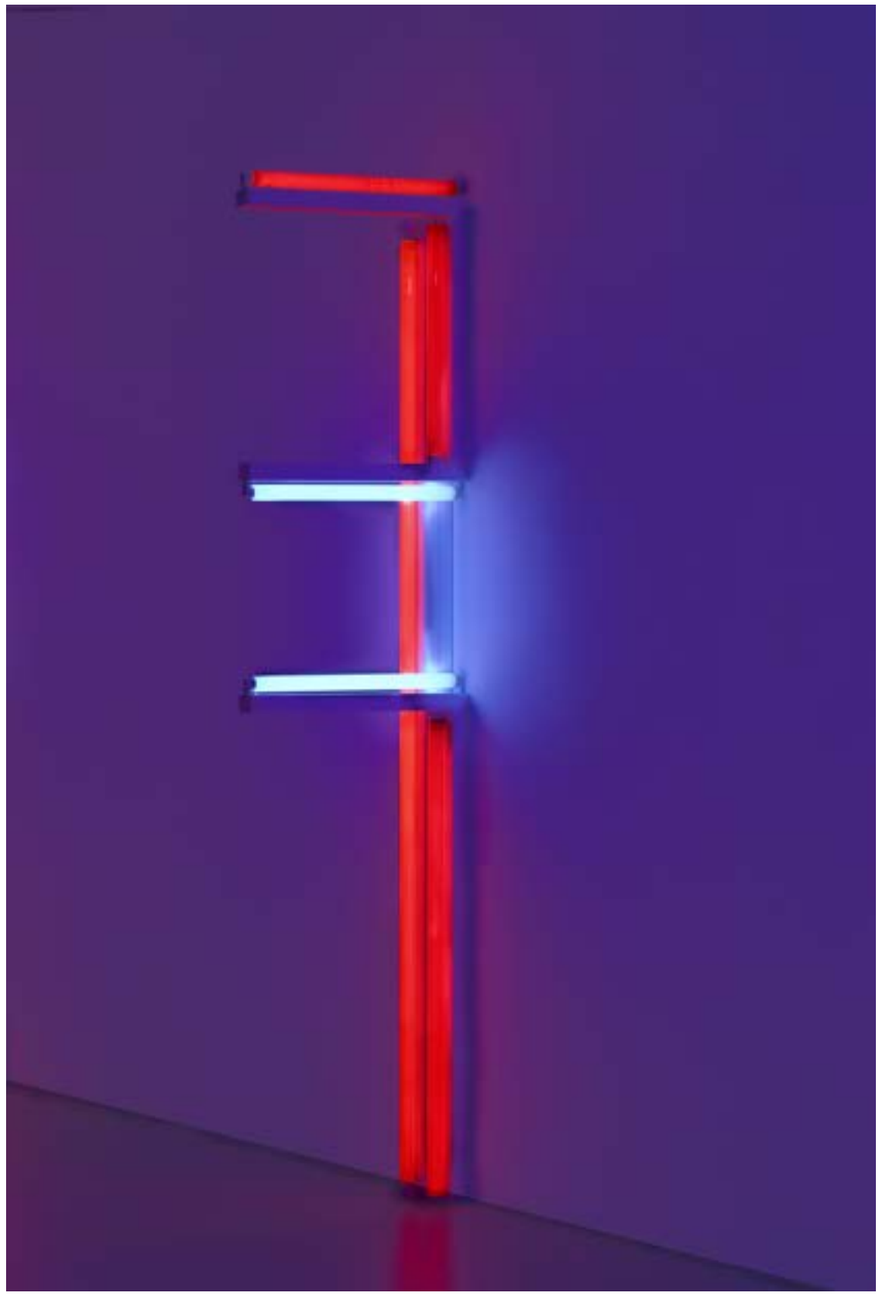
DAN FLAVIN

L'ESPACE SOUS HAUTE-TENSION

Produire des œuvres, ou plutôt, des « situations » d'une grande intensité émotionnelle à partir de dispositifs d'une extrême simplicité, c'est ce à quoi est parvenu le maître des néons, Dan Flavin (1933-1996). Le Kunstmuseum de Bâle réunit quelques-unes de ses œuvres majeures.

Baptisé *The Diagonal of personal ecstasy*, un simple néon fixé en diagonale sur un mur par l'artiste autodidacte (qui sera bientôt considéré, avec Donald Judd, comme le pionnier de l'art minimal) marqua, en mai 1963, un tournant dans l'histoire de l'art contemporain. Non seulement Dan Flavin sortait la couleur de la bidimensionnalité du tableau, mais en plus il la confondait avec la lumière. *« Très vite Dan Flavin comprend combien l'espace et la perception du spectateur peuvent être transformés par la puissance et la dynamique de son outil, à la fois lumière et couleur [1]. »*

Dan Flavin, *Monument 4 for those who have been killed in ambush (to P.K. who reminded me about death)*



Dan Flavin, *Untitled, John Heartfield*

« HYPERPRÉSENCE DE L'IMMATÉRIEL »

Tangibles et intangibles, hypnotiques et intouchables, éblouissantes et enveloppantes, métamorphosant l'espace mental du spectateur et l'espace architectural, ses installations de néons chercheront invariablement à atteindre l'« hyperprésence de l'immatériel [1] ». Disposés au sol, au mur, au plafond, dans un angle, en barrière ou en corridor et déclinés dans les quatre longueurs standard et les neuf couleurs disponibles dans le commerce, les tubes fluorescents mis en situation (Dan Flavin qualifiait lui-même son art de « situationnel ») sont la plupart du temps dédiés à d'autres artistes [2], quand ils ne font pas référence à des événements concrets, comme les atrocités de la guerre ou les violences policières. Ainsi du poignant *Monument for those who have been killed in ambush (to P.K. who reminded me about death)* dédié à la mémoire des morts de la guerre du Vietnam, constitué d'une gerbe de tubes rougeoyants transperçant et saturant l'espace.

[1] Suzanne Pagé, commissaire de la rétrospective Dan Flavin, tenue en 2006 au musée d'Art moderne de Paris.
[2] Tels Constantin Brancusi, Vladimir Tatlin, Jasper Johns et Barnett Newman.

STÉPHANIE DULOUT

« DAN FLAVIN – DÉDICACES EN LUMIÈRE »
KUNSTMUSEUM BASEL
ST. ALBAN-GRABEN 8, BÂLE (SUISSE)
DU 2 MARS AU 18 AOÛT 2024
KUNSTMUSEUMBASEL.CHH

© Dan Flavin, *A primary picture*

Clément Borderie, *Store Auguste Blanqui (dyptique)*, 2022
Toile sur châssis, Store banne, temps de production : 10 ans, 205 x 210 cm
© Courtesy de l'artiste, Jousse entreprise et de l'Adagp, Paris 2024

FRANCE – PARIS

LES FORMES DU TEMPS

Comment donner une forme au temps intrinsèquement impalpable et insaisissable ? Taches, traces, strates, marches, balancement mécanique, images ensevelies, empreintes d'ombres portées, peinture électronique évolutive… les tentatives opérées par les plasticiens réunis à la Topographie de l'art sont des plus convaincantes. Expérimentales et poétiques, elles nous invitent, « à l'ère du temps accéléré », « à ralentir pour privilégier le temps de l'observation, de la réflexion et de la rêverie [1] ».

« […] rendre visible le temps […] le cristalliser en une image et […] piéger son épaisseur [2] » : telle est la quête poursuivie par Clément Borderie, dont les toiles tendues sur châssis ont été peintes par les intempéries et les *Pierres de sel* sculptées par les vaches… Adepte du « laisser-faire », l'artiste tend sur des matrices des toiles vierges à l'air libre pour venir les récolter des mois plus tard une fois que le vent, la neige, la pluie, la poussière, les oiseaux et les végétaux ont fait leur œuvre. Une appropriation qui peut aussi se traduire par la transformation d'un store de bistrot maculé par les traces du temps (« créant […] le paysage ») en diptyque (*Store Auguste Blanqui*, 2022).

L'ÉPAISSEUR DU TEMPS

C'est, quant à elle, à la force du poignet que Cat Loray trace, au crayon, le passage du temps. Issues de petits traits juxtaposés ou de longs entrelacs, les formes monumentales qu'elle dessine « se déploient dans l'espace de la page blanche suivant des déroulements fluides et ondoyants dont les extrémités, souvent inachevées, laissent penser qu'elles peuvent se prolonger à l'infini, au-delà des limites matérielles de l'œuvre [1] ». À cette évocation de l'infini s'ajoute « le temps du "faire" », très important pour l'artiste pour qui la répétition du geste « est un temps de réflexion, de méditation », permettant de « sentir à la fois l'œuvre et la matière ».

De la répétition il est question aussi avec l'œuvre de Dieter Appelt, *La tache que le souffle produit sur le miroir* (1977). Constituée d'un ensemble de 12 autoportraits montrant l'artiste soufflant devant un miroir comme pour « inscrire le temps dans la matière et la durée [1] », elle s'apparente, selon Domitille d'Orgeval, la commissaire de l'exposition, à une vanité contemporaine : *« Par cet arrêt sur image sur l'empreinte de la vie et de ses manifestations, l'artiste capte l'insaisissable et revient aux obsessions qui hantent son œuvre, celles du temps qui passe, de la vie et de la mort. »*

Dieter Appelt, *La tâche attristant la glace où l'haleine a pris*, 1977-2005
12 photographies, tirage gélatino-argentique, 32 x 39 cm
© Courtesy de l'artiste et de l'Adagp, Paris 2024

Berdaguer & Péjus, *Time zone*, 2010 / Film vidéo numérique, sonore, couleur, durée 60'
© Courtesy des artistes, galerie Papillon, et de l'Adagp, Paris 2024

TEMPS SUSPENDU ET TEMPS INVERSÉ

Dans *Timezone*, film vidéo numérique de 60 minutes datant de 2010, Berdaguer & Péjus mettent en scène, quant à eux, le caractère irréversible du temps en illustrant une métaphore utilisée par l'artiste américain Robert Smithson (1938-1973) à travers la marche inversée d'un homme, semblable à une horloge humaine, dans du sable gris redevenant blanc et noir au bout d'une heure… Marche « réparatrice » artificielle et illusoire vers « l'ordre originel » nous donnant à voir l'impossibilité de revenir en arrière… De même que leurs *Intrusions*, ces captations de flux lumineux sur papier sensible « encapsulés » dans de la cire, faisant de nos existences passagères des apparitions fantomatiques…

[1] Domitille d'Orgeval, commissaire de l'exposition.
[2] Clément Borderie, Ghislaine Rios, *Les Bosons de l'art*, Clan Borderie éditions, 2020.

STÉPHANIE DULOUT

« LES FORMES DU TEMPS »
TOPOGRAPHIE DE L'ART
15, RUE DE THORIGNY, PARIS 3E
JUSQU'AU 4 AVRIL 2024

TOPOGRAPHIEDELART.FR

Bottereau & Fiquet, *Elle & L (extrait)* © Adagp, Paris, 2024

FRANCE – NANTES

LE PAYS DES MERVEILLES DE BOTTEREAU & FIQUET

Alors qu'Alice tombe au plus profond d'elle-même au Pays des merveilles, la narration se fait métaphore des transformations physiques et psychiques de l'enfance. C'est à travers les images les plus fantasmagoriques que s'exprime toute la complexité du réel. C'est ainsi que peut se lire le travail de Laura Bottereau & Marine Fiquet, comme une longue plongée continuellement réinterrogée dans le monde du Lapin blanc, à la frontière entre appréhension et attirance, anxiété et plaisir scopique.

Bottereau & Fiquet est un duo d'artistes françaises travaillant à Nantes, en pleine émergence, dont les œuvres offrent un théâtre de l'étrange. Ainsi, les ex-voto à la cire blanche de l'œuvre *Spleen Spring* s'affichent avec leurs grandes dents ou leurs poils de moustache, et inspirent un sourire. Ce sont de petits morceaux de corps et de peaux découpés que présente l'œuvre, soigneusement accrochés comme un mur de trophées, mais à travers le rire, le public valide et s'associe à ces découpes morbides. Dans *Les vieux démons*, les jeux d'enfants se transforment en une parodie assumée où les visages sont des masques, les mains et les pieds des accessoires fétichistes, et où la figure centrale des jumelles impose le thème du simulacre. Morceaux de corps et morceaux d'actions se retrouvent constamment dans les installations, sculptures ou photographies des artistes, flirtant avec le grotesque. L'enfance – thématique principale des artistes – apparaît alors comme bloquée avant le stade du miroir, ou dans un état utopique, là où le corps n'est pas compris comme une unité indépendante et localisée, mais uniquement perçu à travers sa mise en relation avec les sujets et objets qui l'entourent.

Bottereau & Fiquet, *Les vieux démons (extrait)* © Adagp, Paris, 2024

Bottereau & Fiquet, *Transi·e·s (extrait)* © Adagp, Paris, 2024

Rien d'innocent cependant de la part des artistes, dont le discours conceptuel et référencé leur permet de s'inscrire dans une culture visuelle multiple, ménageant des ouvertures interprétatives fécondes. Dans leurs mises en scène, les références au fétiche et à l'ex-voto offrent aux objets une certaine magie, une puissance autre. Dans les photographies, une impression de nature morte détache l'évocation corporelle de sa réalité pour en faire un lieu de projection métaphorique. Dans certaines installations, la photographie conceptuelle ne semble pas bien loin, associant textes et images à la construction du récit individuel. Dans *Soliloques*, le dispositif rappelle ainsi celui de Sophie Calle, teinté d'un supplément de fantaisie.

Le duo présente les corps « comme archives politiques » : est-ce une manière d'évoquer la mémoire et l'inscription physique des événements psychologiques ? Mais sans doute existe-t-il autant d'interprétations qu'il existe de récits d'enfants.

ANA BORDENAVE

BOTTEREAU-FIQUET.COM

© Léa Collet, Le Fresnoy, Studio national des arts contemporains, 2023

INSTALLATION ISSUE DE L'ADAPTATION
D'UNE CRÉATION ORIGINELLE DE LÉA COLLET.
PRODUCTION LE FRESNOY
STUDIO NATIONAL DES ARTS CONTEMPORAINS, 2023

BIOGRAPHIE

Passionnée de jardin, Léa Collet (née à Lyon en 1989) a étudié au DIU ArTeC+ (Paris) après être passée par la Slade School of Fine Art et le Camberwell College of Arts de Londres.

LÉA COLLET

DIGITALIS, 2023

Étranges visages métamorphiques que ceux de ces neuf collégiens se transformant en fleurs sous nos yeux. Colonisés par des pétales inspirés des fleurs en papier mâché, bois et autres matériaux fabriquées au XIXe siècle à des fins pédagogiques par Robert Brendel en Allemagne, ces visages hybridés mutent sous l'action d'une intelligence artificielle nourrie d'images florales. Issu de recherches et d'échanges avec des scientifiques en biologie végétale, le film documentaire qui se déroule sous nos yeux se transforme lui-même pour devenir une fable, à la lisière du conte et de la science-fiction. *« Je suis une chimère botanique […] un enchevêtrement de racines qui s'enracinent dans l'espace sidéral »*, entend-on de la bouche – fleurissante – de l'un des protagonistes mutants après que le système informatique modélisant le processus de développement des plantes [1] associé à l'IA a généré les improbables transformations humano-végétales.

Déroulé en trois chapitres, de la recherche et de la rencontre avec les plantes à la mutation artificielle, le film est semblable à un récit initiatique et opère une étrange symbiose entre le propos, le récit fictif d'une mutation, et ses acteurs, des adolescents, eux-mêmes en transition… Aimant à brouiller les frontières (entre le réel et l'artificiel, la botanique et la technologie…), Léa Collet, tout juste sortie du Studio national des arts contemporains du Fresnoy, nous conduit au croisement entre intelligence artificielle et imaginaire de l'artificiel et nous invite à envisager le potentiel de création de l'IA comme un possible progrès, une porte ouverte vers un monde inconnu pouvant générer de nouvelles poésies. Ici associée à la survie, la mutation apparaît avant tout comme un rêve et un fantasme, celui de « devenir fluide, libre de passer d'une forme à une autre […] pluriel, ambigu… ».

[1] L-système ou système de Lindenmayer inventé en 1968 par le biologiste hongrois Aristid Lindenmayer, modélisant le processus de croissance d'êtres vivants comme les plantes ou les cellules.

STÉPHANIE DULOUT

ŒUVRE VISIBLE DANS L'EXPOSITION
~~« DEMAIN EST ANNULÉ… »~~
ESPACE DE LA FONDATION EDF
6, RUE JULIETTE-RÉCAMIER, PARIS 7^{E}
JUSQU'AU 20 SEPTEMBRE 2024
FONDATION.EDF.COM

Niklas Haze, *Mao* © *Wallpaper China*

40

PHOTOGRAPHIE

Niklas Haze, *Mao in Liwen Liang © Wallpaper China*

ALLEMAGNE - BERLIN

NIKLAS HAZE

EXPLORATEUR CRÉATIF

Le jeune photographe de mode allemand, basé à Berlin et à Londres, nous transporte dans des sphères surprenantes et inattendues, pleines de sens et de profondeur.

Niklas Haze investit différents univers et confronte les influences et les atmosphères, mêlant portrait et mode, photographie documentaire et paysage, surréalisme et science-fiction, rétro et moderne. Ce diplômé en photographie de Lette-Verein à Berlin est un voyageur curieux et ouvert sur le monde. Il a passé deux mois en Inde, vivant dans un ashram à Rishikesh, un mois en Amazonie, au cœur de la tribu Kayapo, et six mois à New York, étudiant le métier de réalisateur à la New York Film Academy. Durant cette même période, il s'est exercé à la photographie de rue dans la ville qui ne dort jamais, mais aussi à Los Angeles, capturant et filmant des moments, des environnements, la vie urbaine. De tous ces périples, il garde cet amour pour « la beauté des différentes cultures et des anciens modes de vie ». Une vision qu'il injecte dans son parcours de photographe de mode et de portrait.

Niklas Haze, *Junior* © Hair Special for *Tush Magazine*

© Niklas Haze, *Mani* (personal project)

Niklas Haze, *Mao in Alaia* © *Wallpaper China*

PROCESSUS IMAGINATIF

La jeune carrière de ce virtuose a démarré en assistant de grands noms tels que Peter Lindbergh, Greg Williams, Martin Schoeller, Julia Fullerton-Batten. S'il a développé en parallèle son portfolio en travaillant principalement dans le domaine du numérique, le monde de la mode lui est apparu d'emblée comme une évidence. Une trajectoire multiple et indépendante qui l'a très vite amené à collaborer avec des magazines, comme *Wallpaper, V, Perfect, Tush, Zoo, Numero Berlin, Wonderland*.

« Mon affinité pour l'industrie de la mode est ancrée dans sa capacité à offrir une évasion transformatrice de la routine de notre vie quotidienne », explique-t-il. *« C'est un domaine où l'on peut innover, explorer de nouveaux mondes et s'engager dans un processus imaginatif semblable à celui d'un explorateur créatif. La mode permet aux rêves de s'épanouir. Je m'efforce d'insuffler un élément de plaisir et de mettre en valeur la richesse de la diversité. »*

MÉLANGE DE STYLES

Son travail met en effet en lumière cette complexité de la beauté, tout en respectant sa force esthétique. Sa série pour *Wallpaper China* en est un exemple, nous plongeant dans l'avenir des cyborgs. *« Avec le directeur artistique, nous avons imaginé un monde où les machines feraient partie intégrante de l'être humain ; des membres robotiques aux liens cérébraux en passant par le clonage humain. De ce brainstorming est né un être hybride, mi-machine, mi-humain. Le plan visant à placer le modèle dans un espace semblable à celui d'une galerie/musée était de renvoyer ce message aux spectateurs : "Wow, qu'est-ce que c'est ?", sensation qu'ils ont éprouvée la première fois. »*

Ailleurs, l'image du mannequin Mani, issue d'un projet personnel, nous interpelle de la même manière dans ce mélange de stéréotypes, de vibrations politiques et de contrastes conçu en collaboration avec le styliste Juan Jose Mouko Nsue. *« C'est une danse visuelle des deux forces que nous avons tous en nous : les énergies masculines et féminines. Le fusil avec la fleur nous rappelle que nous ne devrions pas combattre ces dualités mais les accepter. »*

Niklas Haze nous invite ainsi dans ses univers qui jouent avec la perception du monde de l'observateur, tout en approfondissant ses perspectives à travers de nouveaux engagements professionnels à Paris et à Milan.

NATHALIE DASSA

NIKLASHAZE.COM

Niklas Haze, *Goi & Deu in Richard Quinn © Zoo Magazine Cover Story*

© Billy & Hells. *Die Rettungsschwimmerin*

ALLEMAGNE – BERLIN

BILLY & HELLS

LA PUISSANCE DE RÉSONANCE DU PORTRAIT

L'œuvre du duo de photographes berlinois est d'une simplicité trompeuse. Elle fascine tout autant qu'elle interroge le regard entre passé et présent.

Les photographes Anke Linz et Andreas Oettinger sont connus pour travailler ensemble sous le pseudonyme de Billy & Hells. Depuis les années 1980, ils réalisent des portraits mystérieux, intemporels et parfois évanescents, qui prennent un double sens dans la dualité des modèles photographiés. Inspirés par les œuvres d'Irving Penn et d'Helmut Newton, ils se sont lancés dans la photographie de mode et de portrait. L'histoire raconte qu'ils ont découvert leur procédé photographique par le biais d'un accident typique de laboratoire : en oubliant de retirer un négatif de l'obturateur, produisant par inadvertance une image avec des couleurs à la fois intenses et nuancées. Depuis lors, ils façonnent et affinent ce style avant-gardiste si caractéristique de leur travail, mêlant profondeur et pointe d'ironie.

UN MONDE D'ENTRE-DEUX

Les travaux de Billy & Hells allient ainsi avec dextérité des toiles de fond peintes à un choix méticuleux de couleurs, de tissus et de vêtements, afin de créer des atmosphères toujours très singulières. Si le procédé reste le même, les images de leurs différentes séries se distinguent les unes des autres, grâce aussi à la complexité sous-jacente des modèles. En 2007, ils reçoivent le Taylor Wessing Photo Portrait Prize de la National Portrait Gallery de Londres, un moment important pour leur percée internationale. La série *Blue Moon* (2009) sublime les effets picturaux, quand *The Astronaut's Wife* (2015) illustre différents portraits de femmes, mais aussi des événements, des faits remarquables ou des états émotionnels sous forme d'une chronique rétrospective.

© Billy & Hells, *Ann's Dress* / *Silent Monkey*

TEMPS CONFONDU

Ces virtuoses se saisissent volontairement de personnages archétypaux (marins, mères, soldats, cowboys, infirmières, enseignants) pour les extraire de leur cadre de référence afin de les replacer dans un nouveau contexte. À travers les vêtements et la mode, ils expriment ainsi la fascination de la société pour les idéaux esthétiques. Aucun détail n'est laissé au hasard. Leurs clichés mêlent l'histoire de l'art et la photographie de portrait classique. C'est aussi pour cette puissance de résonance qu'ils ont été choisis pour réaliser la une du *Time* en 2017 consacrée au choix de la « personnalité de l'année », qui s'est avérée plurielle, accompagnant un grand dossier dédié aux « Silence Breakers » qui ont fait exploser le mouvement #MeToo. Entre passé et présent, réalité et fantaisie, leur portfolio se fait ainsi récit photographique, journal nostalgique et œuvre d'art totale.

NATHALIE DASSA

BILLYANDHELLS.COM

© Billy & Hells, *Indivisible*

PHOTOGRAPHIE

© Billy & Hells, *Eden II / Silent Monkey*

© Billy & Hells, *Laba*, 2013

© Lina Scheynius

ANGLETERRE – LONDRES

LINA SCHEYNIUS

OU LA POÉTIQUE VISUELLE ET DIARISTIQUE

Dans sa nouvelle série *Touching*, la photographe suédoise, basée à Londres, nous emmène dans ses récits intimes dans un jeu de juxtapositions aux multiples niveaux de lecture.

Depuis plus de vingt ans, Lina Scheynius fait de son parcours photographique un univers intime et délicat, onirique et poétique, décomposant et capturant différents moments de sa vie personnelle, avec un véritable œil pour la lumière. Nature morte, nudité, sexe, grossesse… ses approches intimistes sont à leur paroxysme dans une atmosphère subtilement sophistiquée. C'est à l'âge de 19 ans que cette ancienne mannequin décide d'expérimenter la photographie, lorsqu'elle quitte la Suède pour Londres. Elle trouve l'inspiration chez Nan Goldin, Nobuyoshi Araki, Corinne Day, Juergen Teller, diffusant son travail sur Tumblr et Flickr mais se détachant d'Instagram à cause des multiples censures et autres *shadow banning.* Sa vision l'a très vite amenée à collaborer avec des magazines de mode (*Vogue, Dazed*) et des marques (Jil Sander, joaillier Tabayer), laissant une place prédominante à ses projets plus personnels.

© Lina Scheynius

ART ET VISION DOUBLES

Si Lina Scheynius a toujours autoédité ses séries, la maison d'édition indépendante JBE Books, fondée à Paris, a publié en 2019 un coffret complet regroupant tous ses ouvrages photographiques, de 2008 à 2018. Après *My Photo Books*, cette virtuose de 43 ans continue ainsi son exploration du corps avec *Touching*. Mais à la différence de ses précédents travaux, elle présente pour la première fois un récit littéraire, qui change le rythme et accompagne les images, offrant un éclairage et une réflexion plus approfondie sur son processus. Comme souvent chez Lina Scheynius, l'autoportrait constitue un élément central de son œuvre. Sa série expose et réexpose, superpose et juxtapose le langage corporel à des sculptures antiques, convoquant « des siècles d'art dans un regard contemporain ». Le tout entièrement réalisé à l'argentique. Lina Scheynius y tisse ainsi « un dialogue vibrant avec son propre corps, subtil alliage entre l'organique et le minéral ».

© Lina Scheynius

INTEMPOREL, UN TEMPS POUR ELLE

Ces photos de statues en transparence, elle les a prises dans des institutions muséales. *« La première fois, c'était lors de l'exposition* "Rodin and the art of ancient Greece" *au British Museum en 2018 »*, explique-t-elle. *« J'ai utilisé deux pellicules : une en couleur et une en noir et blanc. Et puis je suis rentrée chez moi, je les ai remises dans mon appareil photo et je les ai capturées de nouveau face à mon corps dans le salon. Je cherchais à être surprise. Je voulais que tout se mélange et fusionne d'une manière à laquelle je n'aurais pas pu penser moi-même. »* Lina Scheynius a poussé plus loin son exploration à Paris, photographiant des œuvres au musée d'Orsay, au Louvre, à l'Atelier Brancusi, au musée Bourdelle, à l'Orangerie. Dans son cheminement, elle s'est laissée ainsi bercer « doucement, intuitivement » pour mieux « sentir, toucher, jouer, ouvrir ». Depuis le début de sa carrière, Lina Scheynius sonde ainsi son être corporel, intime et mental, qu'elle ne cesse de présenter dans des expositions monographiques majeures.

NATHALIE DASSA

LINASCHEYNIUS.COM

PHOTOGRAPHIE

Mikael Siirila, *Untitled, Shirt*, 2021

FINLANDE - HELSINKI

MIKAEL SIIRILÄ

REGARDER ET SE PERDRE

« Je crée des images physiques que je veux regarder, ressentir et dans lesquelles je veux me perdre. Encore et encore. »

Se définissant comme « un artiste de la chambre noire », Mikael Siirilä, basé à Helsinki, développe un travail photographique d'une grande poésie fondé sur un « processus lent et contemplatif » visant à conférer aux images « une certaine sérénité » dans laquelle on plonge avec bonheur.

Le procédé du tirage à la gélatine d'argent (ou photographie à la gélatine argentique) « permet d'obtenir une image aux noirs profonds, à la texture organique et à l'aspect intemporel », explique le photographe finlandais (né en 1978), révélant ainsi les principales caractéristiques de son esthétique. Une esthétique tout en nuances et délicatesse caractérisée par la profondeur veloutée des noirs et la douceur des blancs ivoire (parfois teintés au thé), mais aussi, et surtout, par l'étrangeté de ses cadrages, souvent désaxés ou à la marge, faisant la part belle aux petits riens et aux vides.

DE HAUT EN BAS, DE GAUCHE À DROITE :
1. MIKAEL SIIRILA, *UNTITLED, COLUMN AND POOL*,2022
2. MIKAEL SIIRILA, *UNTITLED, HAND AND EYE*,2021
3. MIKAEL SIIRILA, *UNTITLED, HANDS AND CHIN*,2023
4. MIKAEL SIIRILA, *UNTITLED, WHITE HAIR*,2021

Page de droite : Mikael Siirila, *Untitled, Braids*, 2023

Mikael Siirila, *Untitled, White Plastic Bag*, 2019

Vouées aux « thèmes de l'absence, de la présence et de la marginalité », les photographies de Mikael Siirilä donnent à voir le réel dans sa simplicité brute mais fragmenté en morceaux, comme autant de moments suspendus. Parvenant à capturer la poésie des corps et des choses simplement là, visibles mais non ostensibles, et souvent même cachés ou habituellement négligés, il parvient à transcender la banalité du quotidien le plus trivial, et à en révéler la magie. Mains, dos, orteils, nuques, fronts, épaules, cheveux… ; bustes, meubles ou tableaux tronqués ; cartel, sac plastique, flacon, escalier ou poignée de porte…, parcelles ou détails occupent tout le cadre, l'infime est promu à la première place, le négligé, célébré… Mikael Siirilä nous fait voir le monde par le petit bout de la lorgnette non pas pour nous cacher la réalité mais pour nous la révéler, et mettre au jour sa poésie et sa beauté.

« Pour moi, le pouvoir d'une photographie est de suspendre la narration, de figer quelque chose […] », explique l'artiste pour qui photographier est une manière de « contempler » et de « réfléchir à l'existence humaine [1] ». Une recherche qui implique, ainsi, de donner à l'invisible et au mystère, à la part cachée, la plus grande place…

[1] Citations provenant de l'article « Mikael Siirilä : en narration suspendue » de Lou Tsatsas paru le 10 janvier 2022 dans *Fisheye magazine*.

STÉPHANIE DULOUT

HERE, IN ABSENCE
PAR MIKAEL SIIRILA
ÉDITIONS IIKKI (LIMITÉE)
MIKAELSIIRILA.FI
@MIKAELSIIRILA

PUBLIÉ AVEC
UN DIALOGUE MUSICAL
À RETROUVER ICI

Ilanit Illouz, *Vague cristallisée : Les Dolines (2016-2023)*, 2018

FRANCE – PARIS

ILANIT ILLOUZ

CRISTALLISATIONS

Lauréate du prix Découverte Louis-Roederer 2020, Ilanit Illouz donne à voir dans sa série *Les Dolines* de troublants paysages cristallisés.

Sols salins nappés de concrétions ou semés de crevasses et plantes aquatiques, photographiés en gros plan avant d'être révélés dans des bains de sel provenant de la mer Morte… les tirages aux scintillements cristallins de la plasticienne photographe apparaissent comme autant d'allégories du temps qui passe. Entre mutation et disparition, érosion et révélation. Une poétique alchimie…

Du sel, ramassé dans le désert de Judée, à proximité de la mer Morte, là où l'assèchement du lac a transformé la région en zone lunaire, Ilanit Illouz (née en 1977) a fait son outil de prédilection. Utilisé dans son atelier, après qu'elle a photographié cette vallée ravagée par la surexploitation du Jourdain, pour fossiliser ses tirages, il y apparaît à la fois comme motif et médium, « faisant scintiller l'œuvre en même temps qu'il la fige ».

Ilanit Illouz, *Lac d'Asphalte : Les Dolines* (2016-2023), 2023

Un « travail plastique au long cours » que l'artiste explique en ces termes : *« J'ai investi une zone à la lisière d'Israël et de la Cisjordanie, la mer Morte constituant une frontière naturelle entre trois pays (Palestine, Israël, Jordanie). Deux pays surexploitent ce lieu quand un autre y vit sans avoir le droit d'en exploiter les ressources naturelles. Cela a pour conséquence la création de "dolines", des trous qui s'ouvrent dans le sol à mesure que la mer Morte se retire. Ce bassin aquatique, dont l'altitude est la plus basse du globe, s'assèche inexorablement. La multiplication des cratères en est l'un des symptômes les plus alarmants. En reculant, l'eau laisse derrière elle un terrain truffé de poches de sel. Au contact de l'eau douce, celles-ci peuvent s'effondrer brusquement, avalant tout ce qui se trouve à la surface. Ce territoire, fascinant par plusieurs aspects, devient une véritable métaphore de la mémoire [...]* [1] »

ALLÉGORIES DE LA DÉSAGRÉGATION

Issues de cette terre déliquescente, marquée par les stigmates du temps et de l'effacement, les images de sa série *Les Dolines*, entreprise depuis 2016, résonnent tout particulièrement dans le contexte actuel… *Roche crayeuse*, *Vague cristallisée*, *Salines* ou plantes aquatiques cadrées en gros plan apparaissent comme des fantômes figés dans leur gangue de sel. Collectant les traces organiques et minérales d'une terre exsangue, Ilanit Illouz non seulement alerte sur les ravages de l'extractivisme, mais, utilisant le sel pour cristalliser ses images, rejoue aussi le processus de fossilisation à l'œuvre. Donnant une tournure presque sculpturale à ses photographies incrustées de cristaux de sel, elle leur donne aussi une dimension allégorique. Allégorie de la désagrégation, de l'effondrement des sols (et des nations ?), mais aussi de la dissolution de l'image. C'est d'ailleurs l'étude des origines de la photographie, à travers l'usage du bitume de Judée comme produit photosensible par Nicéphore Niépce, l'inventeur de l'héliographie, dès 1922, qui motiva le premier voyage de l'artiste…

Figeant la beauté de lieux instables, puisque promis à la désagrégation et à l'effondrement, Ilanit Illouz compose une ode à la fragilité et à l'impermanence.

[1] ilanitillouz.com/Les-dolines

STÉPHANIE DULOUT

EXPOSITION À VENIR
GALERIE ANNE-LAURE BUFFARD
DU 14 MAI AU 15 JUIN 2024
ANNELAUREBUFFARD.COM
ILANITILLOUZ.COM

Ilanit Illouz, *Phragmites australis : Les Dolines (2016-2023)*, 2023

PHOTOGRAPHIE

Steffi Reimers, *Échos de tirs - Guilty Grounds*, 2023

COUP D'ŒIL

Dans chaque numéro, la rédaction d'*Acumen* met en lumière une photographie vue sur Instagram. Une œuvre qui nous touche particulièrement et nous questionne. Nous vous proposons ici de découvrir un cliché de l'artiste Steffi Reimers.

STEFFIREIMERS.COM
@STEFFIREIMERS

© Park Chan-Wook, *Old Boy*, 2003

CINÉMA

Park Chan-Wook, *Sympathy for Mister Vengeance*, 2002

FRANCE - PARIS

PARK CHAN-WOOK

ET LA TRILOGIE DE LA VENGEANCE

Si on connaît aujourd'hui Park Chan-wook pour *Stoker* (2013), *Mademoiselle* (2016) ou la série *The Little Drummer Girl* (2018), le cinéaste est devenu mondialement célèbre il y a vingt ans avec *Old Boy*. Un long-métrage au cœur d'une trilogie, qui ressort en salles.

Nous sommes en 2003 et un homme hirsute se réveille dans une valise laissée à l'abandon au milieu d'un vaste champ. Il vient d'être libéré, après avoir passé quinze ans enfermé dans une petite pièce, sans savoir qui l'a séquestré ni pourquoi. Enfin libre, il est bien décidé à se venger. *Old Boy*, le cinquième film du coréen Park Chan-wook, grand prix au Festival de Cannes, a tout de l'œuvre culte pour un grand nombre de cinéphiles. On oublie pourtant parfois que ce long-métrage est la partie centrale d'une trilogie proposant plusieurs variations sur le thème de la vengeance.

Park Chan-Wook, *Old Boy*, 2003

C’est par *Sympathy for Mister Vengeance* (2002) que débute le triptyque. L’histoire suit un jeune sourd-muet prêt à tout pour sauver sa sœur, gravement malade, qui a besoin d’une transplantation de rein. Dépouillé par des trafiquants d’organes, il a la mauvaise idée d’enlever la fille d’un riche ami de son patron (joué par le héros de *Parasite*, Song Kang-ho) pour demander une rançon. L’évènement va déclencher un cycle de vengeances en cascade. La patte de Park Chan-wook, cette violence stylisée et cette morale ambiguë où personne n’est fondamentalement bon, qui fait tout le sel d’*Old Boy*, est déjà bien présente dans ce premier volet.

CINÉMA

Park Chan-Wook, *Old Boy*, 2003

Elle atteindra son apothéose visuelle avec *Lady Vengeance* (2005), où se mélangent des éléments des scénarios des deux précédents films, mais cette fois-ci au féminin. On y suit en effet une jeune femme, accusée injustement de l'enlèvement et du meurtre de plusieurs enfants, qui met en place un vaste plan de vengeance après avoir passé une dizaine d'années en prison. Pour cet ultime épisode, Park Chan-wook s'en donne à cœur joie en jouant d'une esthétique volontairement tape-à-l'œil reprenant les meilleurs effets des clips des années 2000, du flou aux ralentis en passant par d'impressionnants mouvements de caméra.

Park Chan-Wook, *Sympathy for Mister Vengeance*, 2002

Le tout est sublimé par une bande-son particulièrement efficace quand il s'agit de mettre en valeur des personnages. En particulier pour l'héroïne, Geum-ja (interprétée par Lee Young-ae, dont c'est le rôle le plus marquant), que les robes noires cintrées et l'emblématique maquillage de tueuse de sang-froid rendent aussi grave que classe. Si la narration construite en flash-back peut parfois dérouter, *Lady Vengeance* est l'apothéose d'un style qui se permet ici d'étonnantes libertés – comme la présence d'un certain humour, relativement absent des films précédents – et qui s'apprécie encore plus après avoir vu *Sympathy for Mister Vengeance* et *Old Boy*. Soit le concentré d'un style qui sera par la suite souvent imité, mais rarement égalé.

PIERRE CHARPILLOZ

SYMPATHY FOR MISTER VENGEANCE,
OLD BOY ET
LADY VENGEANCE DE PARK CHAN-WOOK,
EN SALLES LE 6 MARS 2024
BANDE ANNONCE TRILOGIE

Jean-Baptiste Durand, *Chien de la casse*, 2023

FRANCE – PARIS

PRIX AFC

LES CHEFS OPÉRATEURS DANS LA LUMIÈRE

En 2024, une cérémonie s'est ajoutée aux traditionnelles remises de prix qui ponctuent la rentrée cinéphilique.

Cette année, la prestigieuse Association française des directrices et directeurs de la photographie cinématographique (AFC) a décidé pour la première fois de récompenser ses pairs. Voici donc, pour les chefs op' français, les meilleures images dans des films et des séries en 2023.

Jean-Baptiste Durand, *Chien de la casse*, 2023

MEILLEURE PHOTOGRAPHIE POUR UN PREMIER OU SECOND LONG MÉTRAGE DE FICTION D'UNE DIRECTRICE OU D'UN DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE RÉSIDANT EN FRANCE

Benoît Jaoul, pour *Chien de la casse,* de Jean-Baptiste Durand. Si *Chien de la casse*, tendre histoire d'amitié entre deux jeunes hommes (Raphaël Quenard et Anthony Bajon) dans une petite ville de campagne, est le premier film de son réalisateur, c'est aussi le premier long de son chef opérateur. À l'instar des deux protagonistes du film, Benoît Jaoul et Jean-Baptiste Durand se connaissent depuis longtemps, et ont fait leurs premières armes ensemble. Dans *Chien de la casse*, Benoît Jaoul a développé un style simple, avec beaucoup de plans larges sur la ville nocturne, le plus souvent fixes, filmant avec humanité ses personnages.

Alexander Abaturov, *Paradise*, 2023 © Petit à Petit production

MEILLEURE PHOTOGRAPHIE POUR UN LONG MÉTRAGE DOCUMENTAIRE

Paul Guilhaume pour *Paradis,* d'Alexander Abaturov. Directeur de la photographie expérimenté (*Les Olympiades* avec Jacques Audiard, *Les Cinq Diables* avec Léa Mysius), Paul Guilhaume travaille régulièrement pour le documentaire, comme en témoigne sa longue collaboration avec Sébastien Lifshitz (*Adolescentes*, *Petite Fille*…). Il livre ici une image aussi belle que terrible, en filmant une petite ville de Sibérie en proie à un gigantesque incendie dans ce documentaire du russe Alexander Abaturov, où se mélangent glace et feu.

Olivier Assayas, *Irma Vep*, 2022

MEILLEURE PHOTOGRAPHIE POUR UNE SÉRIE

Denis Lenoir et Yorick Le Saux pour *Irma Vep,* d'Olivier Assayas. Pour cette adaptation en série du long métrage éponyme déjà réalisé par Assayas, le cinéaste a fait appel à deux vétérans de la lumière à l'image : Denis Lenoir, collaborateur de longue date d'Olivier Assayas, mais aussi de Mia Hansen-Løve, ainsi que Yorick Le Saux, l'un des directeurs de la photographie les plus internationaux, qui a travaillé avec Luca Guadagnino, Greta Gerwig ou Jim Jarmusch. L'alliance des deux directeurs de la photo est une recette efficace, éprouvée par Assayas depuis plusieurs films, avec un résultat très léché, qui rend ici hommage au légendaire personnage de cinéma.

MEILLEURE PHOTOGRAPHIE POUR UN LONG MÉTRAGE DE FICTION

Yves Cape pour *Sundown* de Michel Franco. Directeur de la photographie de plusieurs films de Bruno Dumont ou Leos Carax, Yves Cape collabore avec le Mexicain Michel Franco depuis *Chronic* en 2015. Cette fois-ci, le directeur de la photographie a sublimé le soleil beau et rude d'Acapulco et la torpeur mexicaine pour un étrange jeu de piste autour d'une famille britannique dont les vacances ne se passent pas comme prévu.

PIERRE CHARPILLOZ

Michel Franco, *Sundown*, 2021

Lisandro Alonso, *Eureka*, 2023

ARGENTINE - BUENOS AIRES

LISANDRO ALONSO

CINÉASTE DE L'AUTRE AMÉRIQUE

Avec son sixième long métrage, *Eureka*, étrange film en trois temps, le cinéaste argentin Lisandro Alonso poursuit le chemin unique qu'il trace dans le cinéma international depuis *La Libertad* en 2001.

Il n'avait plus tourné depuis *Jauja*, il y a près de dix ans. Lisandro Alonso est de retour avec *Eureka*, un long métrage ambitieux, de presque deux heures trente, qui semble contenir trois films en un. Il y a d'abord le pastiche d'un western en noir et blanc dont le rôle principal est tenu par Viggo Mortensen. Il y a ensuite, et c'est le cœur du film, sa partie la plus riche et la plus dense, le récit naturaliste du quotidien d'une officière de police autochtone, de nos jours, dans la réserve indienne de Pine Ridge, dans le Dakota du Sud. Enfin, le film se conclut par une dernière partie plus onirique, façon réalisme magique, suivant l'odyssée d'un jeune amérindien quittant son village natal d'Amazonie dans le Brésil des années 1970. Trois segments qui peuvent sembler très disparates mais qui participent évidemment à une réflexion vaste et complexe sur la notion d'autochtone et de colon en Amérique.

Ce nouveau film est le fruit poétique – car chez Alonso la politique passe toujours par la poésie – d'un long travail de recherche et de documentation. En préambule, dans les réserves indiennes des États-Unis, où les habitants se sentent abandonnés, notamment celle de Pine Ridge où le cinéaste a séjourné quelques mois. Et puis, ce film est aussi né d'une rencontre avec la culture aborigène, où la nature occupe une place prépondérante.

La nature. Le sujet de prédilection de Lisandro Alonso, cinéaste né dans une famille d'agriculteurs. Elle était déjà au cœur de son premier long métrage, *La Libertad*. Aussi simple que radical, *La Libertad* raconte une journée ordinaire dans la vie simple et frugale d'un bûcheron, solitaire, en pleine nature, dans la Pampa argentine. Dans son deuxième film, *Los Muertos*, le héros est un ancien bagnard qui quitte la civilisation en direction d'un vaste marécage au sein d'une jungle impénétrable. Avec *Liverpool* (2008), le cinéaste nous emmène cette fois dans un hameau enneigé au fin fond de la Patagonie. Une vaste région où il retourne enfin avec le western *Jauja* en 2014, où déjà la question de la colonisation de l'Amérique – ici à travers le massacre des populations autochtones à la fin du XIXe siècle – est posée. Ainsi, de film en film, Lisandro Alonso offre une image inhabituelle mais précieuse du grand continent américain, plaçant la nature avant les villes, les indigènes avant les colons. Une autre Amérique.

PIERRE CHARPILLOZ

EUREKA DE LISANDRO ALONSO
SORTIE EN SALLES LE 28 FÉVRIER 2024
BANDE ANNONCE

Haut : Lisandro Alonso, *Jauja*, 2014
Bas : Lisandro Alonso, *Eureka*, 2023

Paola Cortellesi, *Il reste encore demain*, 2023 © Claudio Iannone

ITALIE – ROME

IL RESTE ENCORE DEMAIN

AVANT LA LUTTE

La vie ordinaire des cours d'immeubles et des petits quartiers, au tournant des années 1940, ressuscite dans *Il reste encore demain*, succès surprise du box-office italien qui rend hommage aux héroïnes du quotidien.

Qui aurait pu imaginer qu'un long métrage féministe en noir et blanc se déroulant dans l'immédiat après-guerre devienne le plus important succès de l'année en Italie ? – près de cinq millions d'entrées, dépassant allègrement les locomotives *Barbie* et *Oppenheimer*. Quoi qu'on en dise, le cinéma populaire italien réserve encore de belles surprises.

Nous voilà plongés dans le quotidien sans trêve ni repos d'une mère de famille victime de violences domestiques dans la Rome de 1945. Si, cette année-là, les femmes italiennes obtiennent le droit de vote, nombreuses sont encore celles à vivre sous la coupe de leur mari.

Paola Cortellesi, *Il reste encore demain*, 2023 © Claudio Iannone

Dans ce premier film en tant que réalisatrice, Paola Cortellesi interroge la place paradoxalement prédominante des femmes face aux hommes, fatiguées dans l'Italie machiste post-mussolinienne. Si le nom de Paola Cortellesi, qui est aussi l'actrice principale de ce film, n'est pas forcément très connu au-delà des frontières de l'Italie, elle est dans son pays une star du cinéma populaire, après avoir mené une carrière d'animatrice et d'humoriste à la télévision. Pour son premier passage derrière la caméra, la comédienne a souhaité rendre hommage à ses grands-mères, ses grands-tantes et toutes ces femmes qui, le plus souvent dans l'ombre, ont reconstruit l'Italie dans la seconde moitié du XXe siècle. *Il reste encore demain* est donc un récit d'émancipation, mais pas de rébellion. Son héroïne est une mère courage et une femme d'une incroyable volonté, mais aussi une femme ordinaire de son temps, pas toujours consciente de l'injustice qui l'opprime. Toutefois, la prise de conscience commence à poindre, et ce qui est « normal » ne le sera bientôt plus. Une histoire simple, souvent difficile mais aussi tendre, filmée dans un superbe et mélancolique noir et blanc. Comme un air de néoréalisme italien.

PIERRE CHARPILLOZ

IL RESTE ENCORE DEMAIN DE PAOLA CORTELLESI
EN SALLE LE 13 MARS 2024
BANDE ANNONCE

Ariane Louis-Seize, *Vampire humaniste cherche suicidaire consentant*, 2024
© Pavlin Shawn

CANADA – MONTRÉAL

ARIANE LOUIS-SEIZE

NOUVELLE VOIX DU QUÉBEC

Après une importante carrière dans le court métrage, la cinéaste québécoise Ariane Louis-Seize entre dans l'arène du long avec un film d'amour et de genre aussi singulier que son titre : *Vampire humaniste cherche suicidaire consentant*.

Longtemps, le cinéma québécois remarqué à l'international se résumait à Denis Villeneuve (désormais exilé à Hollywood), Jean-Marc Vallée (disparu en 2021, après une carrière américaine) ou Denys Arcand (dont les films, plus tout à fait dans l'air du temps, sortent aujourd'hui dans l'indifférence générale). Puis, il y eut Xavier Dolan, dont le talent prodige a eu tendance à éclipser les autres débutants. Maintenant que le réalisateur de *Mommy* a annoncé faire « une longue pause » dans sa carrière de cinéaste (dans un entretien au *Monde* paru en janvier 2023), de nouveaux talents émergent et s'imposent au-delà des frontières de la Belle Province.

Ariane Louis-Seize, *Vampire humaniste cherche suicidaire consentant*, 2024
© Pavlin Shawn

Il y a d'abord Pascal Plante. Avec *Les Chambres rouges*, son troisième long métrage sorti en France le 17 janvier dernier, le réalisateur de 35 ans a sidéré la critique en dressant le portrait froid et mystérieux d'une jeune femme fascinée par les tueurs en série et les *snuff movies*. Place maintenant à Ariane Louis-Seize, auteure d'un mémorable premier film, entre teen-movie romantique et comédie fantastique : *Vampire humaniste cherche suicidaire consentant*. Le titre est sans équivoque : ce long métrage narre les aventures d'une jeune vampire qui ne veut pas se résoudre à tuer, et qui rencontre un jeune homme aux tendances suicidaires.

Les amateurs de courts métrages avaient déjà repéré son drôle de nom à consonance monarchique : Ariane Louis-Seize trace en effet avec talent son chemin dans les festivals spécialisés depuis plus de dix ans. C'est par *La Peau sauvage* en 2016 qu'elle se fait remarquer. On retrouve déjà dans ce court film sans dialogues les thèmes développés dans *Vampire humaniste…* : une jeune femme solitaire et mélancolique faisant face à des événements hors du commun. Et ce même rapport troublant à la mort et au sang. Cette fois, pas de vampire, mais un python découvert par l'héroïne dans les conduits de ventilation de son appartement. Faisant de la bête son animal de compagnie, la jeune femme le nourrit de souris vivantes et développe peu à peu avec le serpent une relation sensuelle.

Ariane Louis-Seize, *La Peau sauvage*, 2016 ©Travelling distribution

En 2020, le court métrage *Comme une comète* d'Ariane Louis-Seize avait fait le tour des festivals de cinéma du monde entier. On y découvrait l'étrange attraction qu'éprouvait une adolescente pour le nouveau petit ami de sa mère. Et, toujours, cette mise en scène délicate et intime faite de regards silencieux, de toucher et de sentiments fébriles, qui fait aussi tout le sel du premier long-métrage de la réalisatrice expérimentée, dont le seul titre sonne comme une promesse : *Vampire humaniste cherche suicidaire consentant*.

PIERRE CHARPILLOZ

VAMPIRE HUMANISTE CHERCHE SUICIDAIRE CONSENTANT D'ARIANE LOUIS-SEIZE
EN SALLES LE 20 MARS 2024
BANDE ANNONCE

© Kristian Schuller

SPHÈRE MODE

© Kristian Schuller, *Johanna B. in checked dress by Peggy Schuller*

ALLEMAGNE – BERLIN

LES VISIONS EXTATIQUES DE KRISTIAN SCHULLER

Son œuvre est une merveilleuse combinaison de couleurs et de mouvements, d'exubérance et de glamour, d'onirisme et de désinvolture, qui sublime la femme et le rêve dans des jeux d'ombre et de lumière.

« Si tu veux atteindre les étoiles, va et attrape-les ! ». Ces paroles précieuses, entendues lorsqu'il était enfant, Kristian Schuller les tient de son père. Quatre décennies plus tard, ce photographe de mode semble avoir atteint les constellations, au vu de son portfolio éblouissant. Ce natif de Roumanie a émigré très jeune en Allemagne avec sa famille. Il a ensuite entrepris des études en photographie et en design de mode à l'université des beaux-arts de Berlin sous le professorat iconique de Vivienne Westwood et de Franz Christian Gundlach. C'est aussi en ce lieu qu'il a rencontré sa future épouse Peggy, alors étudiante en stylisme.

© Kristian Schuller, *Mitch Stöhring for the book "Anton's Berlin"*

Dans leur parcours, Kristian et Peggy voyagent beaucoup, se posent à New York, puis à Paris, avant de revenir en Allemagne. Dès le début de sa carrière, Kristian Schuller a su qu'il voulait combiner la photographie avec l'art et la mode. Ses premières armes, il les fait chez Condé Nast Publications à Londres grâce à Isabella Blow (1958-2007), alors styliste et rédactrice de mode des plus influentes.

Depuis lors, il enchaîne les collaborations avec les magazines (*Vogue, Harper's Bazaar, Elle, Glamour*), les expositions à travers le monde (Paris, Berlin, Cracovie, Miami, Bruxelles) et les publications d'ouvrages photographiques (*90 Days One Dream*, *Tales for Oskar*, *Anton's Berlin*).

© Kristian Schuller, *Anita in Blue dress with Flowers by Peggy Schuller*

© Kristian Schuller, *Lily Chapmann in Maison Schiaparelli*

© Kristian Schuller, *Sara Bernat on Stilts, Green Dress by Peggy Schuller*

ENTRE BEAUTÉ ET RÊVERIE

Son processus de création se traduit par de puissantes expressions de couleurs et de lumières, inventant des récits visuels laissés volontairement ouverts à l'interprétation. Cet univers chatoyant fait la signature de celui qui a rejeté très vite le gris omniprésent, terne et poussiéreux de sa Roumanie communiste. L'imaginaire de Kristian Schuller trouve sa source dans le monde du cinéma, l'histoire de l'art et les photographies du XXe siècle, donnant naissance à des atmosphères glamour, cocasses et poétiques que l'artiste façonne main dans la main avec Peggy, qui gère le style, les prises de vue, les coiffures, le maquillage et les vêtements.

Ses portraits sont un constant dépassement du réel, jouant sur le flou, la lumière et l'obscurité. La femme et le rêve restent au cœur de son exploration où les modèles et les papillons se fondent et se confondent, prenant ainsi un envol libérateur et quasi spectral.

« La silhouette d'une femme suffit à faire tourner tout un film dans mon imagination », expliquait Kristian Schuller lors de sa nouvelle exposition à la galerie Jaeger Art en Allemagne en 2023. *« J'ai la grande chance de travailler avec des gens formidables dont la forte personnalité est pour moi à la fois une inspiration et une mission. Peu importe qu'il s'agisse de personnalités connues, comme Cate Blanchett, Penélope Cruz ou Léa Seydoux, ou de personnalités inconnues et fantastiques. La beauté ne peut fonctionner qu'en interaction avec le personnage. »*

NATHALIE DASSA

KRISTIANSCHULLER.COM

© Maison Margiela Artisanal designed by John Galliano

FRANCE – PARIS

PAT MCGRATH

UNE PEAU DE VERRE LÉGENDAIRE

Les collaborations entre John Galliano et Pat McGrath ont toujours été synonymes d'innovation et d'audace. Leur histoire commune remonte à la collection couture printemps-été 2004 de Dior, où la maquilleuse britannique avait créé des cils métalliques révolutionnaires.

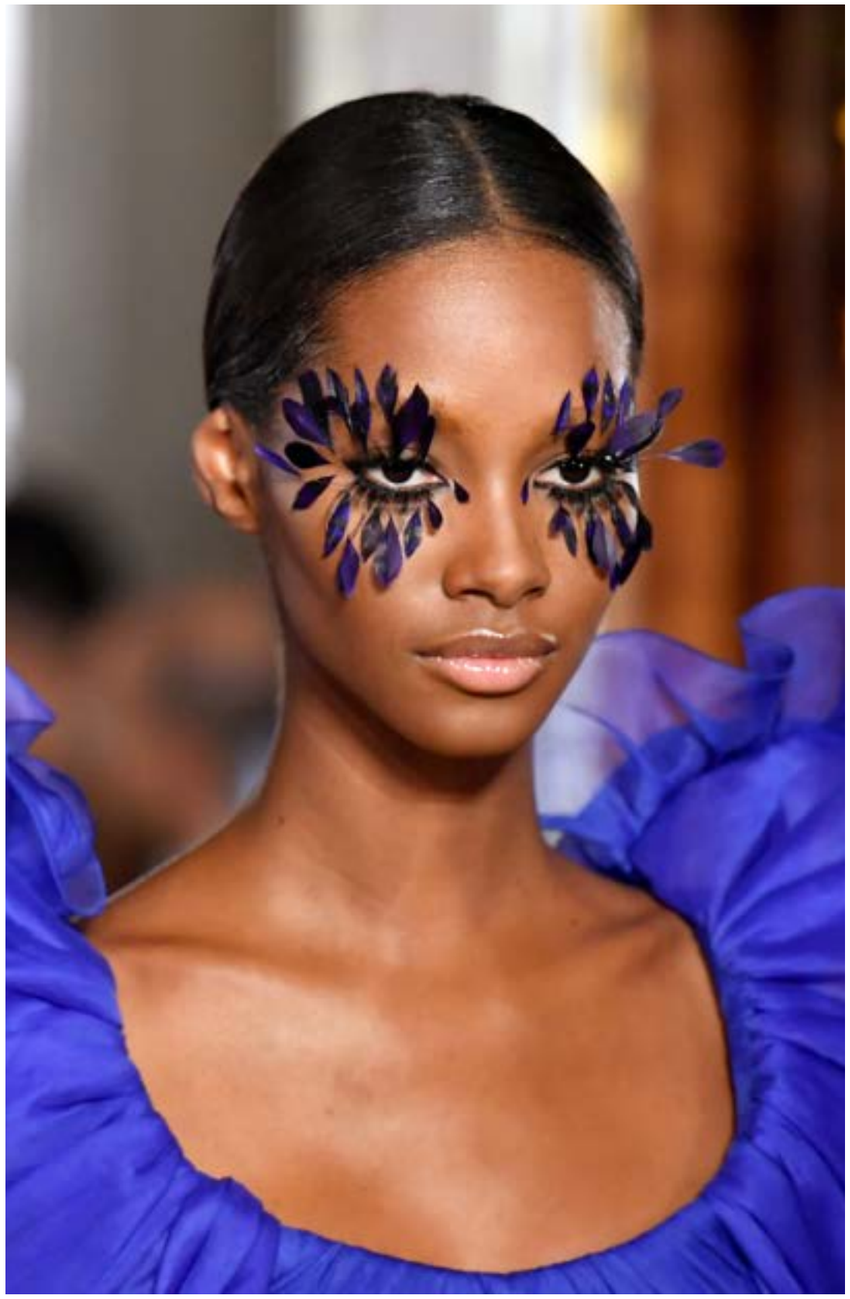
Cette complicité artistique se poursuit aujourd'hui avec la Maison Margiela, où l'influente artiste est parvenue à apporter son talent inégalé en matière de maquillage pour sublimer les modèles et donner vie à la vision de Galliano.

© Maison Margiela Artisanal designed by John Galliano

Reconnue comme l'une des maquilleuses les plus influentes de l'industrie, elle dirige les coulisses des plus grands shows d'une main de maître. Son expertise a récemment été mise en lumière lors du défilé haute couture de la Maison Margiela, où son maquillage de poupée de porcelaine, une des signatures au cœur de cette collaboration, a captivé l'attention.

Dans des interviews, elle fait part de quelques astuces, mais la magie opère dans sa manière unique de combiner hydratation, fond de teint et blush pour obtenir cet éclat lumineux si caractéristique. Le secret de cette perfection cutanée qui fascine le monde entier est en passe d'être commercialisé, offrant ainsi à chacun la possibilité de reproduire cet effet et d'obtenir ce teint radieux au quotidien.

Lors du défilé Maison Margiela, les visages des mannequins capturent l'éclat cristallin de la tendance *glass skin*, une peau translucide et lumineuse, signe de jeunesse et de pureté.



Valentino © Pat McGrath Labs

Sous la direction artistique de John Galliano, la collection Maison Margiela de cette saison illustre le vêtement comme une expression tangible des émotions de ceux qui le portent. Des silhouettes raffinées aux détails des cils, chaque élément témoigne de la créativité et de la sophistication de la maison. Avec Galliano à la barre, l'imagination est poussée aux frontières du surréalisme, offrant un spectacle à la fois théâtral, romantique et fantaisiste.

Les tendances make-up observées lors du défilé s'inscrivent dans cette esthétique maîtrisée, oscillant entre tons sombres et pastel, avec des touches subversives sur les lèvres. C'est l'aboutissement d'une collaboration fructueuse entre deux génies de l'industrie de la mode, où l'art et la beauté se rencontrent pour créer un spectacle inoubliable.

THOMAS DURIN

@PATMCGRATHREAL
MAISONMARGIELA.COM

Simone Rocha © Colin Dodgson

ANGLETERRE – LONDRES

SIMONE ROCHA

LA FÉMINITÉ DANS L'ART ET L'HISTOIRE

Simone Rocha, née à Dublin en 1986, est une créatrice de mode irlandaise dont le parcours exceptionnel a propulsé la marque vers une renommée internationale.

Diplômée en mode du National College of Art and Design de Dublin en 2008, puis du Central Saint Martins College de Londres en 2010, elle a fait ses débuts lors de la Semaine de la mode de Londres en septembre 2010.

Aujourd'hui, ses quatre boutiques indépendantes, deux à Londres, une à New York et une à Taïwan offrent une expérience immersive où les meubles et sculptures faits à la main côtoient les collections de prêt-à-porter. Ces lieux mettent en avant ses créations complexes, imprégnées de références historiques et conçues pour la femme moderne. Puisant son inspiration dans l'art, la nature, l'histoire, et son héritage irlandais, la créatrice imagine des pièces féminines empreintes de romantisme allant de robes ludiques aux silhouettes surdimensionnées en passant par de délicats bijoux ornés de perles et de cristal.

Simone Rocha © Colin Dodgson

© Jean Paul Gaultier by Simone Rocha

Simone Rocha est également une artiste multidisciplinaire, publiant des livres en édition limitée qui capturent son esthétique singulière, en collaboration avec des talents tels que Jacob Lillis et Louise Bourgeois Foundation. En tant que commissaire de *A Magazine Curated by* en 2018, elle a exploré ses influences irlandaises et asiatiques.

Son engagement envers les arts se reflète dans ses expositions, comme « girls girls girls » à Lismore Castle Arts en 2022, mettant en avant des artistes féminines de renom, ou « Echo. Wrapped in Memory » au Momu à Anvers en 2023, une réflexion sur la relation entre vêtement et mémoire.

Mais l'artiste ne s'arrête pas là ! Elle a également élargi son influence grâce à des collaborations avec des marques mondiales telles que Moncler et H&M, tout en étant la créatrice invitée de Jean Paul Gaultier Haute Couture à Paris en janvier 2024, proposant une collection délicate. Son travail transcende les frontières de la mode pour devenir une véritable expression artistique.

THOMAS DURIN

SIMONEROCHA.COM

Simone Rocha © Andrew Nuding

© Molly, Chanel, *Vogue Italia*, Paris, 2015 © Paolo Roversi

FRANCE - PARIS

PAOLO ROVERSI

PAR-DELÀ LE MIROIR

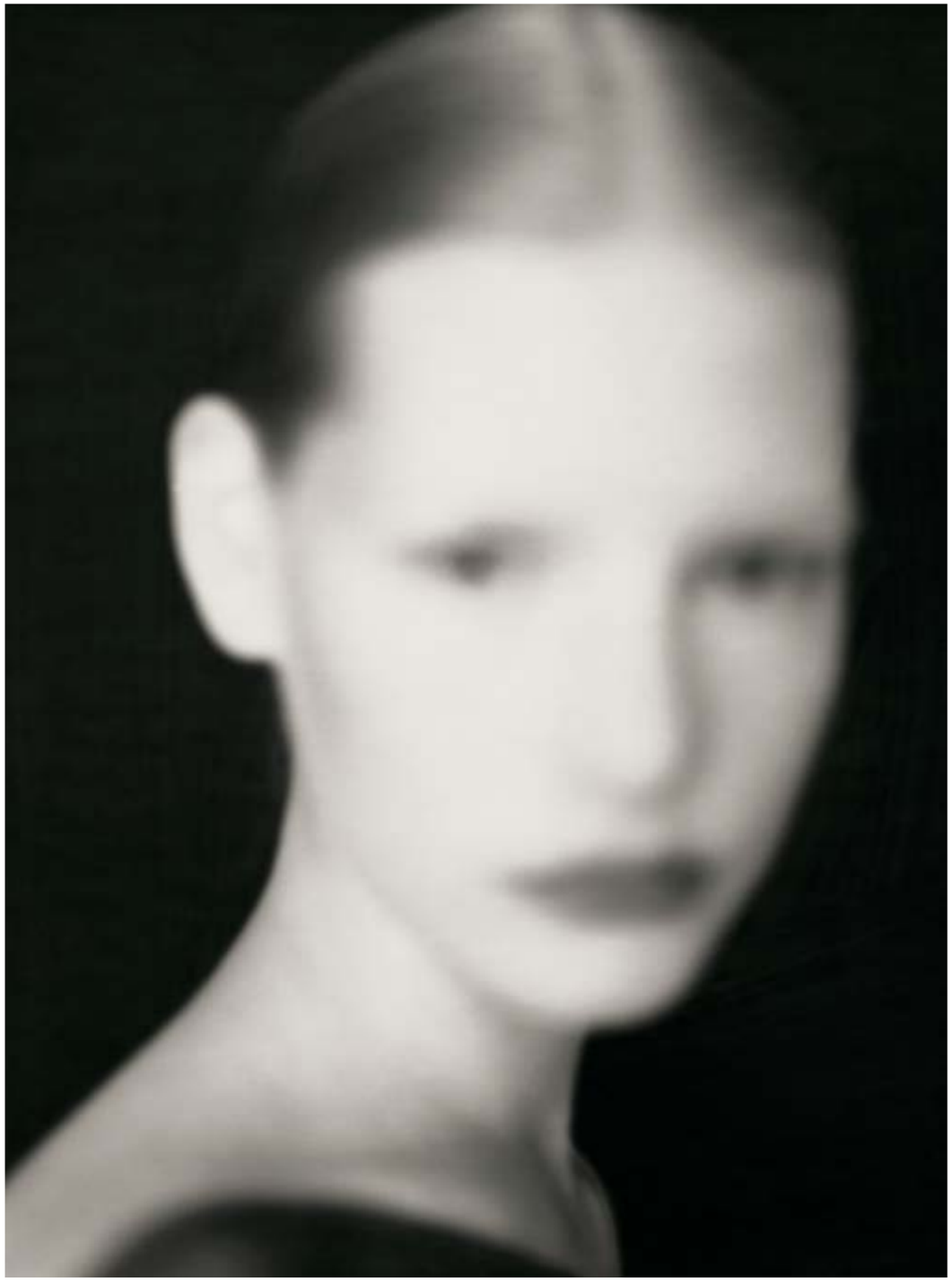
Les plus grands mannequins sont passés devant son objectif. Loin d'être cependant réduite à une image passagère, sur ses clichés, leur présence est intense et semble étrangement pérenne. Force est de constater aussi que « chacune de ses photographies de mode est un portrait ».

Pour Paolo Roversi, chaque photographie doit, en effet, être un portrait, explique Sylvie Lécallier, la commissaire de l'exposition qui lui est consacrée au Palais Galliera : *« Faisant en sorte que le modèle délaisse les poses conventionnelles au profit d'un état d'abandon, Roversi ne lui donne pas un rôle stéréotypé à jouer : il pose comme il est, habitant l'espace par la simplicité de sa présence. De même que Nadar, Roversi cherche "la ressemblance la plus familière, la plus favorable, la plus intime [1]". Pris en studio à la lumière du jour, avec un très long temps d'exposition, les portraits de Roversi comme ceux de Nadar ont une intensité que ne permet pas une photographie au flash. »*

© Kirsten, Romeo Gigli, Paris, 1987 © Paolo Roversi

Cette intensité, qui transparaît dans le regard de ses modèles – tel celui, incandescent, de Natalia, de Kate ou de Kirsten –, provient de ce que le photographe italien, ainsi qu'il l'expliquait en 2020 au micro de France Culture [2], loin d'avoir « jamais voulu raconter », s'en remet entièrement au sujet et à ses sensations. *« Dans une photo, je cherche à dévoiler le mystère de la beauté »*, explique-t-il, à aller *« au-delà de la surface des choses, au-delà du corps, à l'intérieur, pour découvrir un peu plus la vérité du sujet »*.

© Luca, Alexander McQueen, Paris, 2021 © Paolo Roversi



AU-DELÀ DE LA SURFACE

Né en 1947 à Ravenne et installé à Paris depuis 1973, ayant travaillé pour les magazines les plus prestigieux (*Elle*, *Depeche Mode*, *Vogue, Luncheon*…) et les plus grands créateurs de mode, notamment Yohji Yamamoto, Romeo Gigli et Rei Kawakubo pour Comme des Garçons, Paolo Roversi a cherché, tout au long de sa carrière, cette beauté atemporelle. Capturée en studio, au Polaroid et à la chambre grand format, dans de subtils effets d'ombre, de lumière et de flou, elle se révèle, selon lui, en une « présence absente [2] » qui fait tout le mystère et le miracle de la photographie.

Cultivant une « esthétique onirique [3] », Roversi jouera de la blancheur des peaux laiteuses (comme l'émulsion du Polaroid) et, par l'usage de filtres, de taches de couleurs rehaussant visages et mains (campagne pour Yamamoto automne-hiver 1985-1986 ou Alexander McQueen 2021).

L'hybridation de la couleur et du noir et blanc (procédé mixte découvert par accident en 1990) ou l'éclairage à la lampe torche (pour la collection Comme des Garçons printemps-été 1997) participent de cette même esthétique, de même que l'usage du flou qui, dès le milieu des années 1980, donne à ses images une facture « vaporeuse, intemporelle, évanescente comme dans un rêve [3] »...

[1] Françoise Heilbrun, dans le catalogue de l'exposition « Nadar, les années créatrices : 1854-1860 » montrée au musée d'Orsay en 1994.
[2] Citation issue d'un entretien diffusé dans l'émission « La Grande Table » sur France Culture le 14 octobre 2020.
[3] Anne de Mondenard, dans le catalogue de l'exposition.

STÉPHANIE DULOUT

« PAOLO ROVERSI »
PALAIS GALLIERA – MUSÉE DE LA MODE DE PARIS
10, AVENUE PIERRE-IER-DE-SERBIE, PARIS 16E
DU 16 MARS AU 14 JUILLET 2024
PALAISGALLIERA.PARIS.FR

Kirsten, Romeo Gigli, Londres, 1988 © Paolo Roversi

© AREA

ÉTATS-UNIS – NEW YORK

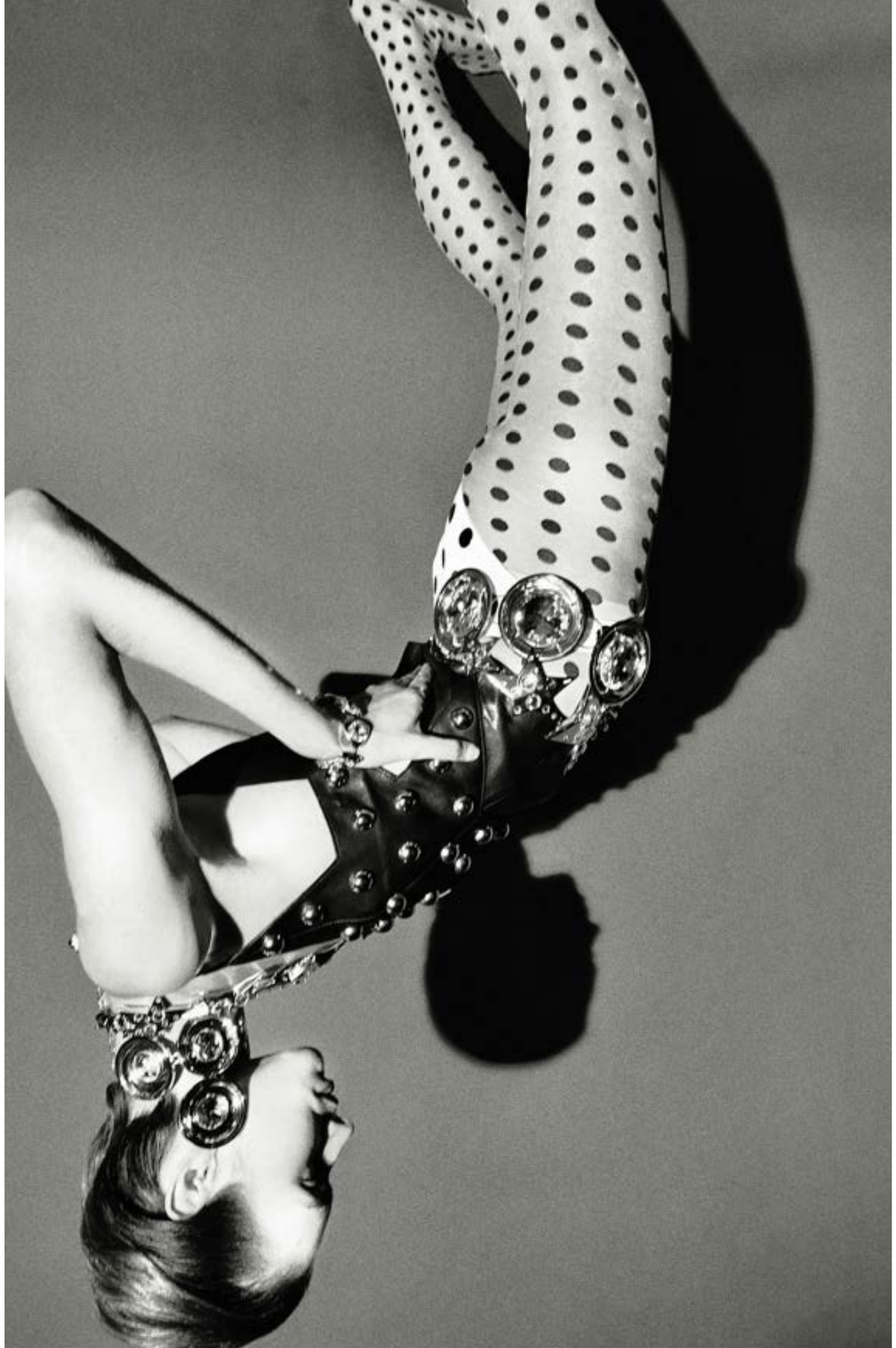
AREA

OU L'ÉCLAT DU GLAMOUR CONTEMPORAIN

AREA, le studio de création de mode et d'accessoires fondé en 2014 par les designers Piotrek Panszczyk et Beckett Fogg au cœur de New York, est rapidement devenu une référence incontournable dans l'univers du glamour contemporain.

Avec leur expertise en artisanat de qualité, développement textile et embellissement innovant, ces créateurs ont su séduire une base de fans fidèles.

Beckett, originaire du Kentucky, et Piotrek, né en Pologne et élevé aux Pays-Bas, ont des parcours diversifiés. Après avoir travaillé chez Calvin Klein et Chloé, Beckett et Piotrek se sont croisés à l'école Parsons où ils faisaient leur master en design de mode et société. Ensemble, ils explorent le concept du glamour avec une vue d'ensemble sur son évolution historique ainsi que les perspectives qui y sont associées, tout en examinant les perceptions changeantes de la féminité et de la beauté à travers les cultures et les époques.



© AREA

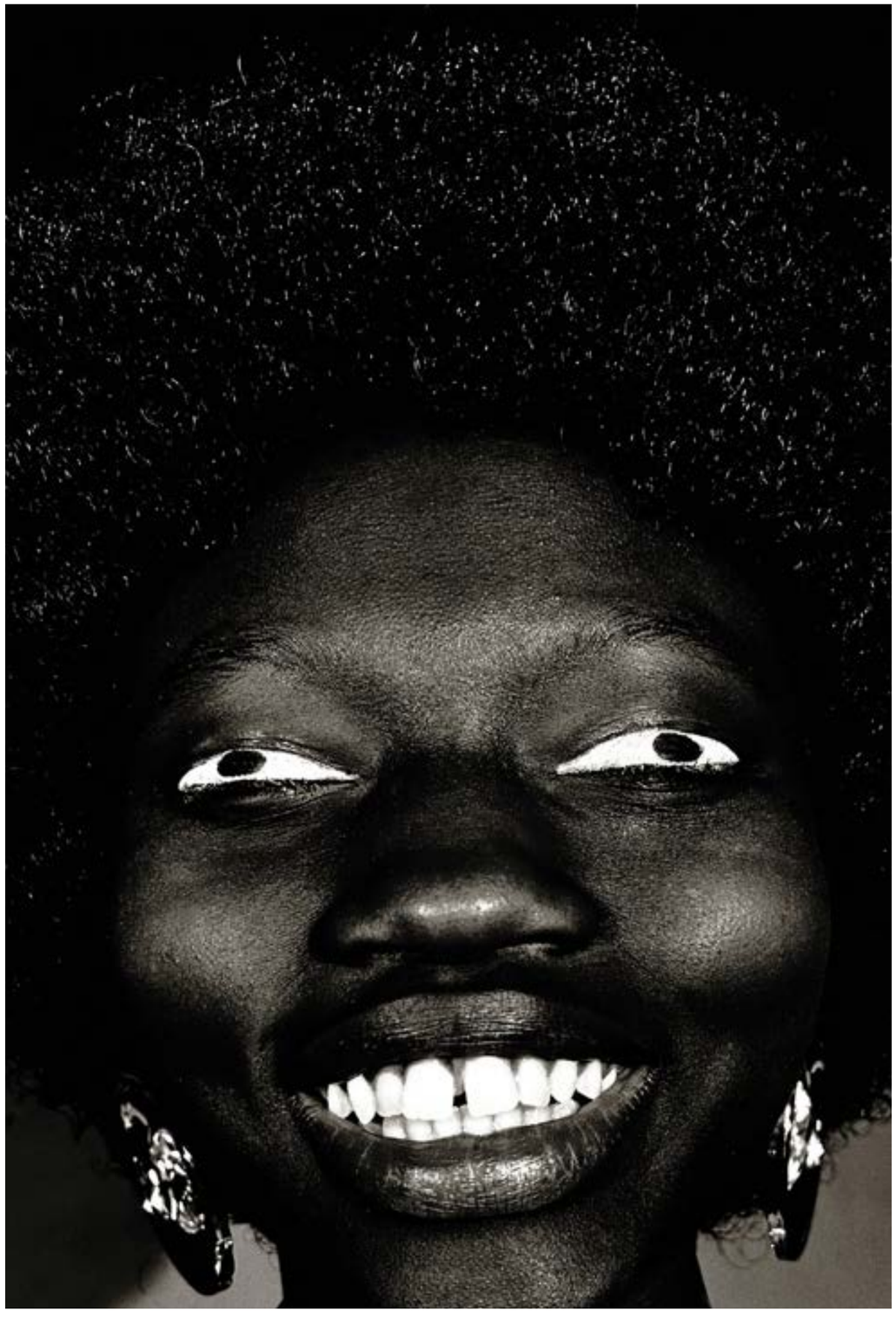
Le style unique d'AREA, à la fois spirituel, glamour et décadent, s'inspire de l'énergie pop et de l'atmosphère des soirées conceptuelles du mythique nightclub du même nom qui animait le Manhattan des années 1980. Actuellement distribuée dans les principales boutiques du monde entier, la marque a dépassé les frontières new-yorkaises pour diffuser son éthique d'inclusivité et de glamour irrévérencieux à une audience internationale.

L'absence d'investisseurs n'empêche pas AREA, qui préfère faire les choses à sa manière, de briller, soutenue par des célébrités telles que Katy Perry et Kendall Jenner. Cet amour sincère pour AREA se reflète également sur Instagram où des personnalités comme Ariana Grande, Indya Moore et même Michelle Obama ont arboré avec éclat les créations de la griffe américaine. La marque captive l'attention et l'admiration de nombreuses icônes de la mode et de la culture populaire sans recourir à des méthodes de promotion exagérée pour attirer l'attention du public.

Grâce à une vision qui transcende les époques et les cultures, AREA redéfinit les frontières, illuminant le monde de la mode d'une énergie artistique inégalée.

THOMAS DURIN

AREA.NYC



© AREA

© Cass Bird, MET Gala Bathroom Series, 2016

ÉTATS-UNIS - NEW YORK

CASS BIRD

OU L'EXPRESSION DE LA BEAUTÉ

Originaire de Los Angeles et diplômée du Smith College, Cass Bird vit et travaille aujourd'hui à New York où elle s'est rapidement établie comme photographe influente dans le milieu de la mode et de l'art contemporain.

Son travail, qui couvre l'art, la mode et la société, est surtout reconnu pour sa description sincère et convaincante de vies qui résistent aux normes sociétales. Aujourd'hui, elle est exposée dans des institutions telles que le Brooklyn Museum et le Philadelphia Museum of Art.

© Cass Bird for Oscar de la Renta, 2020

Connue pour son style frais, jeune et spontané, la photographe américaine est une collaboratrice régulière de magazines de renom tels que *Vogue*, *T Magazine* ou *Wall Street Journal Magazine,* et de nombreux autres. Ses portraits sensibles d'artistes, d'acteurs et de musiciens remettent en question les normes de féminité et de masculinité, tout en explorant la beauté sous un nouveau jour.

En plus de son travail éditorial, Cass Bird travaille également avec des marques prestigieuses telles que Tiffany & Co, Nike, Dior, Fendi, Cartier et Ralph Lauren.

En 2012, elle publie son premier livre intitulé *Rewilding*, aux éditions Damiani, pour offrir un regard intime sur la vie dans une colonie d'artistes du Tennessee.

Au-delà de la photographie, Cass Bird est recherchée pour ses talents de réalisatrice dans le monde des vidéos musicales. Son influence dans l'industrie de la mode et de l'art continue de croître, faisant d'elle une figure incontournable de la scène créative contemporaine.

THOMAS DURIN

CASSBIRD.COM

© Cass Bird, MET Gala Bathroom Series, 2016

FRANCE – PARIS

LOUIS DECAMPS CAPTURE L'EXTRAVAGANTE BEAUTÉ

Louis Decamps est un photographe français qui n'a plus besoin de se faire un nom. Dès ses premiers tirages, la fraîcheur et l'insouciance de ses créations ont captivé le public.

Avec son objectif, il parvient à capturer l'essence de la société mêlée aux éléments naturels comme le soleil, le ciel et la mer avec un ton décalé, frôlant l'absurde ou parfois le cynisme, révélant une intelligence et une créativité qui impressionnent chaque regardeur.

Sa première série prise à bord d'un bateau fut exposée chez Colette et lui valut le prix Picto en 1998. Depuis, les éditeurs de mode et les marques internationales ont collaboré avec ce jeune talent dont la carrière est en constante évolution.

Le travail de Louis Decamps, des œuvres colorées et pleines d'esprit, a orné les pages de magazines prestigieux tels que *CitizenK, Jalouse, New York Times Magazine, Arena, Elle Italie* et *Tank.* Chaque séance photo dégage une atmosphère de jeunesse et de légèreté offrant cette touche de fraîcheur appréciée dans une industrie de la mode parfois grave et exigeante.

Son travail recèle une réelle réflexion sur le temps présent avec une exploration audacieuse d'une certaine attitude, sans oublier l'esthétique contemporaine qui le caractérise. Il y a chez Louis Decamps une oscillation entre la mise en scène sophistiquée surréaliste et kitsch, affichant une joie enfantine mêlée à une insolence audacieuse, et la photographie de rue, faussement simple, de type instantané.

© Louis Decamps

© Louis Decamps

256

Dans les années 2000, ses photographies à l'approche unique, colorée et non conventionnelle sont exposées dans les lieux les plus hype de la capitale parisienne. Au-delà des images axées sur la mode, l'artiste propose également des portraits à la fois séduisants et intrigants, invitant le spectateur à contempler une certaine énigme qui se cache derrière chaque image.

Louis Decamps explique en citant Susan Sontag que si la vie ne se résume pas à des détails figés pour l'éternité, la photographie permet de visualiser une histoire éphémère et éternelle.

Véritable enfant terrible de la photographie, l'artiste repousse les limites de la mode et de l'art, nous offrant ainsi une extravagante beauté à contempler.

THOMAS DURIN

LOUISDECAMPS.COM

© Louis Decamps

PHOTOGRAPHE : CÉCILE ANDRÉ
DA ET STYLISME : FLORA DI CARLO
SET DESIGN : TRINH NGUYEN
HAIR STYLIST : MOÏRAI DEMBELE
MAKEUP ARTIST : MARIKA BOUVEYRON
TALENT : ALIZÉE EKWAKWE PRISO
PRODUCTION : CLÉMENCE PORNOT, ROMANE CARRISSIMOUX ET DIANE CODRON
LOCATION : HÔTEL MONSIEUR ARISTIDE
MERCI AUX PARTENAIRES : KARLA OTTO, L'APPART PR, ADRESSE HÔTELS, COVER MANAGEMENT, SARAH PETROFF, ANTOINE DEFONTAINE, FAUSTINE SAINT-AMANS

© Cecile André

ACUMEN PRÉSENTE

INSOMNIA

« C'EST AVANT L'AUBE PARTIR À
L'ASSAUT DE L'INSOMNIE DU MONDE. »
ANDRÉ VELTER

CHEMISE : THE FRANKIE SHOP

ENSEMBLE : FEEL THE LOTUS
SAC : MAISON ERNEST

COLLANTS : CALZEDONIA
MULES : MAISON ERNEST

© Cecile André

ENSEMBLE : FEEL THE LOTUS

SAC : MAISON ERNEST
PANTALON : ANINE BING
CHAUSSURES : REPETTO

© Cecile André

VESTE : THE FRANKIE SHOP
CHEMISE : THE FRANKIE SHOP
COLLANTS : CALZEDONIA
BOTTES : MAISON ERNEST

© Cecile André

COLLANTS : CALZEDONIA

VESTE : ALAMELU

© Cecile André

© Geraldine Martens

01

GASTRONOMIE

© Geraldine Martens

FRANCE - PARIS

ARDENT

RALLUMER LA FLAMME

Il y a des rues parisiennes dans lesquelles nous aimons nous égarer, sans savoir vraiment pourquoi. C'est le cas avec la rue Richer, située dans le 9e arrondissement entre les Grands Boulevards et la rue Lafayette, qui abrite, entre autres, le magnifique théâtre des Folies Bergère datant du 19e siècle, et quelques bonnes adresses de bouche comme on les aime tant, qui privilégient deux points essentiels selon moi : la qualité et la bonne humeur !

Lorsque nous pénétrons chez Ardent, nous sommes très vite séduits par l'ambiance chaleureuse qui y règne, apportée par une jolie lumière tamisée et des miroirs anciens qui conversent entre eux pour mieux nous surprendre. Très vite, on sent la cohésion entre les équipes de salle et de cuisine, telle une bande de copains, sourire aux lèvres, ravies de nous accueillir et de nous servir.

Le projet est né d'une rencontre, suivie d'une belle amitié entre Arthur Lecomte et Charles Nikitits, avec comme définition du nom d'Ardent « un restaurant où le feu procure autant de plaisir à celui qui cuit qu'à celui qui déguste ». En cuisine, Charles Breuvart a rejoint le duo en 2023 et nous offre bien plus qu'une simple cuisson au feu de bois : une belle originalité et pas mal d'audace.

Nous prenons alors place dans un décor sobre et épuré agrémenté de quelques détails liés à la particularité de cette adresse, la cuisine au feu, comme l'habillage de certains murs en bois brûlé, ou encore le granit noir choisi pour les tables et le bar, qui apportent du caractère au lieu.

© Geraldine Martens

Nous débutons notre dégustation par deux cocktails, le val, bloody mary revisité au piment fumé et xérès, très puissant et totalement addictif, et le cléo, à base de mezcal, champagne, citron, menthe et concombre, ultra-frais. Des breuvages qui s'associent à merveille avec notre première assiette à partager, tarama au topinambour, huile d'olive, très original et divin pain pita au barbecue.

On continue avec l'os à moelle de la ferme de Châteauneuf au feu de bois, réduction vinaigrette, dont la cuisson parfaite du gras au bon goût grillé nous fait saliver d'office.

Arrive ensuite la côte de cochon de l'Aveyron, accompagnée de pommes de terre rissolées et d'une savoureuse purée de carottes. Une marinade à base d'herbes fraîches telles que l'estragon a été appliquée sur la viande, offrant une saveur absolument fabuleuse au plat.

Cuisson impeccablement maîtrisée pour une côte grillée à l'extérieur et juteuse à l'intérieur, chaque bouchée est un régal.

© Geraldine Martens

Nous terminons par un dessert original qui conclut parfaitement ce menu autour du feu, crème d'orange brûlée, sésame noir et marmelade, tout en délicatesse et en onctuosité.

Une adresse qui rallume la flamme et qui vous promet un joli moment à partager entre bonne cuisine et bonne humeur.

ANTOINE BLANC

RESTAURANT-ARDENTPARIS.COM

FRANCE – PARIS

OMAR DHIAB

DES SOUVENIRS D'ENFANCE À LA SAUCE ÉTOILÉE !

Nichée dans une petite rue calme à deux pas de l'élégante place des Victoires, la table du chef Omar Dhiab nous offre une démonstration de rigueur tout en conviant ses souvenirs d'enfance. Juste récompense, le guide Michelin vient de lui accorder une première étoile amplement méritée.

Après avoir acquis une solide expérience dans les plus grandes maisons (Lasserre, L'Abeille du Shangri-La, Ledoyen ou encore Loiseau Rive Gauche), ce chef de 32 ans décide d'ouvrir son propre restaurant en septembre 2022.

L'arrivée donne le ton : un long comptoir en bois, surélevé d'un plan de travail en marbre où la brigade s'affaire, méticuleuse et parfaitement organisée. Des matériaux nobles que l'on retrouve ensuite dans la salle de ce bel écrin, confectionné par le studio de design Hauvette & Madani. Un décor élégant aux teintes sobres comprenant deux alcôves plus intimistes, parfaites pour des déjeuners ou dîners plus confidentiels.

On débute par la boisson d'accueil, un karkadé à base d'hibiscus agrémenté de notes d'agrumes, un breuvage en hommage aux origines égyptiennes du chef, original et savoureux. Point de départ d'un grand voyage culinaire.

© Virginie Garnier

Pour moi, ce sera un menu en cinq temps, permettant de découvrir toute la cuisine du chef, gourmande, précise, mais aussi amusante comme ce triptyque d'amuse-bouches : compression de langue de bœuf laquée et recouverte d'oignons grillés, façonnée en sucette, puissante, fondante, exquise, puis divin escargot, panais, sur lit de pistaches, et enfin feuille de vigne en tempura, tout en délicatesse, condiment pois chiche, au goût intense. Ici, la cohérence est de mise. Un menu qui se déroule comme une histoire qui vous serait contée, avec comme fil conducteur les origines du chef et, entre les lignes, un magnifique travail sur les herbes et l'acidité.

© Virginie Garnier

On débute avec une entrée graphique et précise, portée par un équilibre parfait : feuille à feuille de foie gras et champignons d'Île-de-France, anguille fumée. La profondeur du poisson fumé et la force apportée par le foie gras glissent à merveille dans le palais et suscitent une véritable puissance en bouche. Un de ces fameux plats qui restent longtemps présents en vous.

Puis, notre dégustation se poursuit avec l'une des spécialités du chef : le croq' ris de veau, condiment grenobloise. L'acidité du citron confit confirme les accords acide et gras, tout cela avec le côté croquant et régressif du pain grillé. Accompagné d'un jus de veau bien corsé pour lier l'ensemble des éléments. Une friandise gastronomique, fondante et croustillante, qui réconciliera avec le ris de veau même les plus récalcitrants, tant la maîtrise des associations de saveurs est parfaitement exécutée.

Arrivent ensuite deux plats. Le homard bleu à la « Dhiab », condiment roquette et homardine, sabayon au poivre vert. Une assiette d'une élégance et d'une telle clarté ! Nous apercevons la brillance d'un crustacé, juste cuit au barbecue, délicatement posé sur un condiment herbacé absolument fabuleux, et une magnifique association très originale avec ce côté terreux, apporté par le poivre vert. Tout comme la sardine fumée, associée au second plat, cerf de chasse française, olive, moutarde fumée, pour jouer le rôle de la fleur de sel, ou encore le kumquat pour rehausser avec acidité le plat. Chaque ingrédient a été pensé pour apporter l'équilibre parfait.

© Virginie Garnier

Notre dégustation devient une succession de saveurs savamment dosées, jusqu'aux desserts : l'un à base de chocolat et d'algue, d'une finesse et d'une richesse aromatique intense, et l'autre à base de pommes anciennes et de cardamome verte, véritable retour en enfance. Car la cuisine du chef est aussi celle des souvenirs d'une cuisine familiale où l'amour est transmis dans les recettes. Comme ce renversant gâteau de semoule à la fleur d'oranger, qui conclut ce fabuleux voyage gustatif.

Le chef Omar Dhiab nous livre une cuisine personnelle de grande qualité, avec des recettes intelligentes et passionnantes. Ce n'est pas seulement l'étoile qui va faire parler de cette très belle table. À souligner, la très belle attention de toute l'équipe à sa clientèle.

ANTOINE BLANC

OMAR DHIAB
23, RUE HÉROLD, PARIS 1ER
OMARDHIAB.COM

© Yann Deret

FRANCE – PARIS

NEPITA

L'ADRESSE ENSOLEILLÉE À LA SAUCE MÉDITERRANÉENNE

Située en plein cœur du quartier de la Madeleine, dans le 8e arrondissement de Paris, cette nouvelle adresse culinaire installée au rez-de-chaussée de l'hôtel Florida nous transporte dans une ambiance colorée et chaleureuse entre l'Italie et la Corse avec, comme fil conducteur, la nepita, une herbe aromatique mentholée, qui s'invite en cuisine.

La carte est signée par la cheffe Amandine Chaignot, découverte en 2019 avec son premier restaurant Pouliche, avant d'officier au Café de Luce dont les plats, rendant hommage au véritable bistrot français, nous avaient totalement conquis. Nous étions donc impatients de découvrir la nouvelle histoire culinaire écrite par cette cheffe talentueuse.

Avant de prendre place à notre table, nous patientons quelques instants dans le petit salon de l'hôtel, imaginé par le cabinet d'architectes d'intérieur Liautard and The Queen. Pensée comme une maison de famille à l'allure Art déco, cette adresse nous immerge dans un véritable cocon, paré de matières chaudes comme le velours et le bois, que l'on retrouve dans chacune des chambres et suites, mais aussi dans l'ensemble des espaces à vivre. L'ambiance chaleureuse provient certainement de petits détails qu'on découvre au fur et à mesure, comme le travail sur la céramique (en appliques, au mur ou au sol), sur les moquettes graphiques, ou encore comme cette brise parfumée de cuir, café et bois de mahogany diffusée dans l'ensemble du lieu.

© Yann Deret

Nous débutons notre dégustation par quelques assiettes à partager, si savoureuses que je me devais de les citer : socca, condiment prune noire et citron confit, l'association pois chiche et prune noire très originale, divins sablés parmesan et tapenade d'olive noire, tout en puissance ; enfin, crème d'artichaut, focaccia toastée, du fait maison savoureux, généreux et joliment dressé.

Ensuite arrive une première entrée, mijotée de blettes au safran, raisins secs et fenouil, plat végétarien aux saveurs parfaitement équilibrées, une douce alliance sucré-salé qui anime les papilles, puis une seconde, agnolotti à l'oignon doux et poulpe grillé, très beau travail sur le poulpe et sur le jus au goût savoureux qui vient lier l'ensemble du plat.

Nous continuons avec l'un des plats signatures de la cheffe, taglioni aux langoustines, bisque réduite à la nepita, présentation très graphique, saveurs alliant puissance et douceur – la force apportée par la bisque, et la rondeur du plat par les pâtes fraîches, cuisson al dente, à l'italienne. Un verre de vin blanc (sauvignon, Domaine des Corbillières, 2021) accompagne la dégustation de ce plat.

© lephotographedudimanche

Le fondateur, Matthieu Dumas, fin gastronome et passionné de vin, a lui-même développé la carte, enrichie de cépages essentiellement chardonnay et pinot rouge, mettant en avant des vins natures, biodynamiques, mais aussi de grands noms assez rares dans ce type d'adresses.

Enfin, nous terminons ce joli voyage gustatif par une note sucrée apportée par un dessert au chocolat, sorte de fondant revisité, ultraléger et peu sucré, accompagné d'une glace au chocolat au lait, à tomber.

La cheffe Amandine Chaignot continue de nous surprendre avec sa belle générosité et l'amour qu'elle injecte dans chacun de ses plats. Des assiettes aux couleurs de la Méditerranée qui enchanteront chaque visiteur.

ANTOINE BLANC

HOTELFLORIDAPARIS.COM
AMANDINECHAIGNOT.COM

FRANCE - PARIS

BLOOM GARDEN

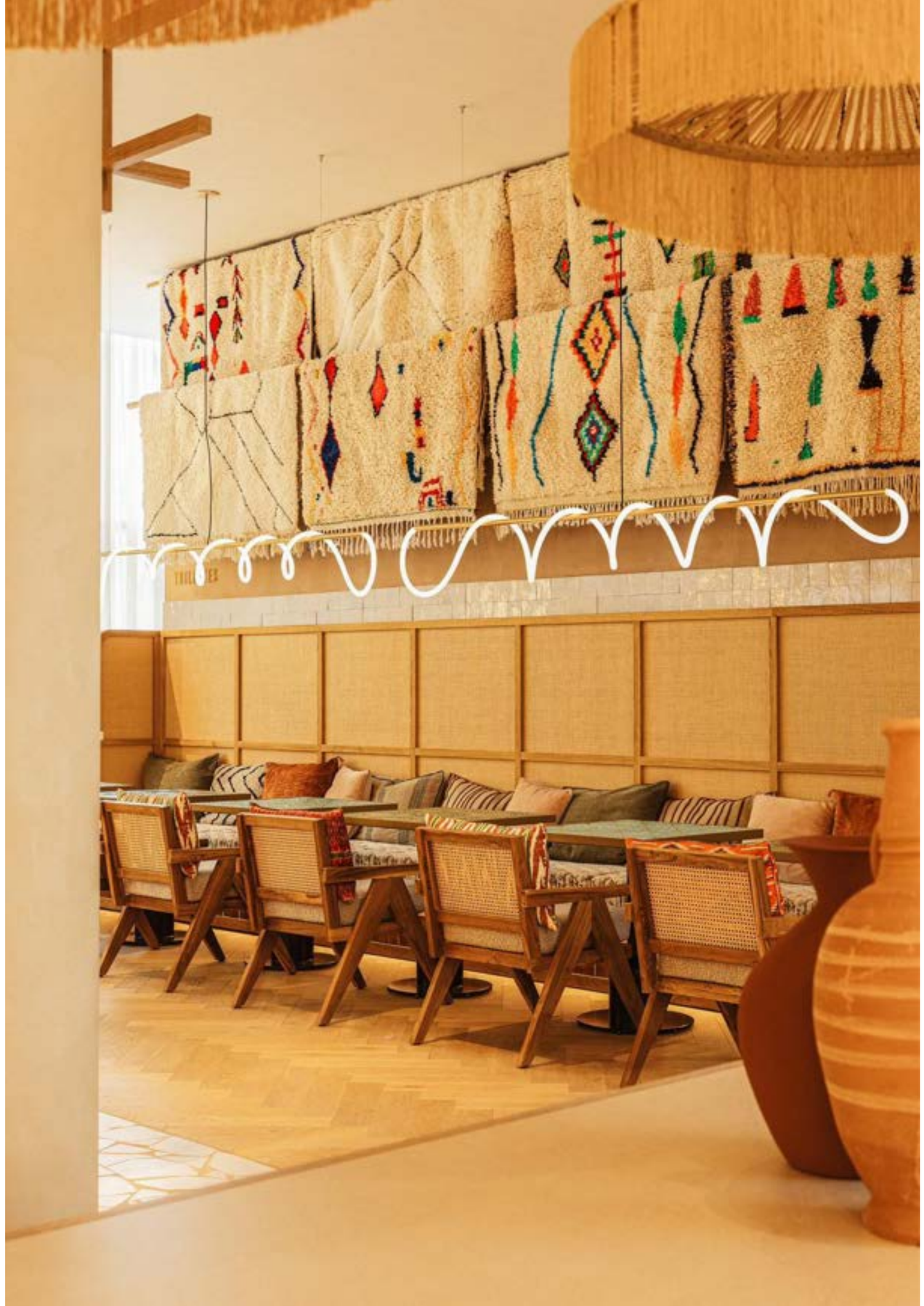
L'OASIS ENSOLEILLÉE

Récemment ouvert au rez-de-chaussée de l'hôtel Bloom House, le restaurant se veut une oasis de rencontre entre Parisiens et voyageurs, épicuriens et travailleurs de passage en quête d'une pause gourmande.

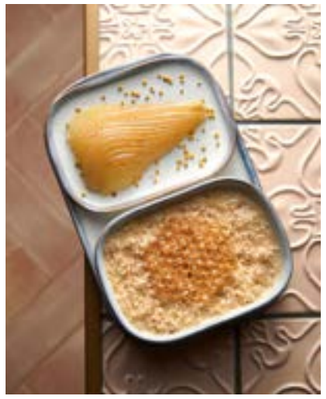
Avec une carte signée Olivier Streiff, chef qui avait marqué la saison 6 de Top Chef avec son look gothique et son approche culinaire singulière, Bloom Garden propose une escale méditerranéenne alliant gourmandise et modernité d'un sourcing exemplaire.

En passant les portes du bâtiment en marbre blanc, on quitte la populaire rue du Château-Landon pour pénétrer dans un petit coin de Méditerranée. Les tables aux carrelages colorés, les fauteuils en rotin et les multiples tapis au sol et aux murs créent une ambiance bohème-chic élégante et confortable. La salle donnant sur un patio aménagé en jardin intérieur avec un bassin en zellige en fait une halte de choix aux beaux jours.

Avant d'entamer les agapes, on s'ouvre l'appétit avec un cocktail maison. La carte des breuvages est signée Victor Delpierre, champion du monde Barista & Cocktails. On y trouve des propositions singulières : côté alcool, le wakame whisky sour se démarque par ses notes iodées et fumées, apportées par l'association de l'alcool avec les algues wakamé et nori. Côté sans alcool, le green fizz allie coriandre, aneth, menthe et verjus. Un mélange frais et végétal, avec une pointe acidulée. Un équilibre parfait qui évite l'écueil de bon nombre de mocktails, à savoir l'excès de sucre.



© Laurent Fau



© Laurent Fau

© Laurent Fau

Une belle entrée en matière avant d'aborder les plats pensés par le chef Olivier Streiff, composés exclusivement de produits issus de circuits courts, avec toujours une proposition végétarienne. Sur les conseils d'Eden, qui assure le service, nous optons pour une entrée, un plat et un dessert.

Ce sera donc chou-fleur rôti, vanille d'Ouganda et argan, et tataki de bœuf maturé et pommes de terre. La proposition végétarienne est délicate, tout en rondeur. La tête rôtie est posée sur une purée de pied de chou-fleur montée à l'argan – velouté et suave. Les noisettes et jeunes pousses apportent le croquant bienvenu. La viande, quant à elle, est tendre, juste saisie, et s'accorde parfaitement avec les pommes de terre, et l'association sarrasin-parmesan donne la touche d'originalité.

Fin sur des desserts tout aussi singuliers. Avec un coulant au chocolat servi sur des poivrons confits. La puissance du chocolat contraste avec la sucrosité mesurée du poivron – inattendu dans un dessert. Et le génie du chef réside dans ce gel au poivre penja servi à côté, dont les notes boisées viennent alléger les papilles. Enfin, tout en fraîcheur, la panna cotta coco, poire rôtie et pollen, est un câlin en bouche. Peu sucrée, la demi-poire finement coupée en lamelles, encore très légèrement croquante en bouche, est en elle-même un dessert. Mais c'est compter sans cette panna cotta coco qui lui apporte l'onctuosité régressive que l'on attend en fin de repas. Atterrissage parfait de ce dîner ensoleillé, dans une belle adresse improbable de ce quartier.

TIANA SALLES

BLOOM GARDEN
23, RUE DU CHÂTEAU-LANDON, PARIS 10E
BLOOMHOUSE-HOTEL.COM/RESTAURANT

© Neonato

FRANCE – PARIS

DE NAPLES À PARIS

NEONATO, LA NOUVELLE ADRESSE À DÉCOUVRIR

Fabrizio Rossi est passionné par l'art culinaire italien. Son rêve d'ouvrir un restaurant en France est soutenu par ses proches, son amie Justine Jupin, et sa famille. Ainsi naît Neonato (« nouveau-né » en italien), créé il y a seulement deux mois.

Son objectif : faire découvrir les plats authentiques de l'Italie tels qu'on les trouve dans les terres et les petites villes, tout en les revisitant comme on explore une ville que l'on connaît par cœur. Imaginez les saveurs de la côte amalfitaine fusionner avec celles de la Toscane, créant une harmonie exquise dans chaque assiette. Chaque bouchée chez Neonato est une aventure sensorielle.

Le chef Fabrizio Rossi est épaulé par Salvatore Silvestrino qui travaillait auparavant chez Pierre Sang. Le restaurant propose des plats qui invitent les visiteurs à sortir de leur zone de confort. *« Les Français ont une idée bien précise de la cuisine italienne et de l'Italie en général ; ils ont tendance à les romantiser »,* explique Justine, précisant : *« Nous proposons des plats qui font peut-être moins rêver, mais qui sont plus originaux. »* Pour résumer, Neonato, c'est l'alliance parfaite entre tradition et innovation.

© Neonato

La carte change tous les deux mois, les produits sont sélectionnés avec soin, mettant l'accent sur le goût et la qualité. On peut découvrir par exemple des pâtes fraîches aux mûres et au café, accompagnées de ragoût de sanglier et de pomme rôtie à la cannelle, ou encore une pâtisserie en forme de queue de langouste, agrémentée de crème pâtissière et d'oranges confites.

Personnellement, j'ai testé l'une de leurs spécialités : *zampone e lenticchie,* une soupe de lentilles avec du « cotechino » fumé et grillé, similaire à la saucisse de Morteau. Les lentilles fondent délicatement dans la bouche. Cette entrée riche en fer est comparable au plat réconfortant de nos grands-mères. Puis, je me suis laissée tenter par le poulpe grillé et sa salade de fenouil à la bergamote. La texture croquante, l'odeur et le goût anisé apportent une note de fraîcheur à cette assiette haute en couleur, évoquant le sud de l'Italie. Enfin, malgré mon estomac bien rempli, j'ai savouré des *fiocchi di neve al pistacchio,* de petites brioches tièdes à la crème fouettée au praliné de pistache et pistaches concassées, légèrement fondantes et croquantes en bouche. Cette combinaison de textures nous transporte directement en Italie.

Cap donc sur Neonato !

FLORA DI CARLO

NEONATO
182, RUE SAINT-MARTIN, PARIS 3E
NEONATOPARIS.COM

© Salomé Rateau

FRANCE - PARIS

LA DATCHA

UNE VÉRITABLE PARENTHÈSE GASTRONOMIQUE

Au cœur du 11e arrondissement de Paris se trouve un véritable havre de paix gastronomique : La Datcha.

Sous la houlette du talentueux chef Maksym Zorin, cette adresse à l'atmosphère à la fois chic et champêtre promet une expérience culinaire inoubliable. Inspiré par l'esprit convivial des résidences secondaires, ce lieu accueillant invite à la détente et au partage, loin de l'agitation citadine.

Dans un décor où se mêlent élégance et rusticité, une jeune équipe dynamique exprime sa créativité à travers une cuisine moderne et de saison, mettant en valeur les meilleurs produits du terroir français.

À seulement 29 ans, Maksym Zorin, fort de son expérience dans des établissements prestigieux, propose une réinterprétation audacieuse de la cuisine française traditionnelle, qu'il agrémente de subtils accents ukrainiens. Accompagné de Margaux Pommier, rayonnante responsable de salle, il souhaite faire de La Datcha un lieu authentique et convivial. Entre les murs chaleureux de cet établissement, les convives sont invités à vivre une parenthèse gastronomique, guidée par les saisons et les saveurs du terroir.

© Salomé Rateau

C’est installés à une petite table en bois rustique avec un verre de vin blanc du Domaine Fiumicicoli que nous commençons la découverte. Nous choisissons d’abord de partager les gnocchis de courge, cœur coulant au pralin de cacahuète et coriandre, dont les arômes offrent la promesse d’une cuisine de passion. En bouche, les saveurs se mêlent les unes aux autres et les mets fondent sur la langue.

Pour la suite, ce sera un cabillaud accompagné de brocolis, kaki et marinière. Un véritable délice où les produits frais viennent colorer l’assiette et apporter de la gourmandise au plat. Derrière le mariage des aliments se cache une réflexion offrant une expérience gastronomique inattendue.

© Salomé Rateau

Et pour finir sur une note sucrée, une poire Comice, poivre de timut et crumble au beurre est déposée sur la table. Un visuel délicat qui vient clôturer cette découverte avec panache. La poire se pose sur la langue, laissant ainsi les saveurs éclore au fur et à mesure de la dégustation.

Que ce soit pour un déjeuner ensoleillé ou un dîner intimiste, La Datcha saura séduire les palais les plus exigeants avec sa sélection de produits frais et son éventail de vins français raffinés. En somme, franchir les portes de La Datcha, c’est s’offrir une escapade gourmande au cœur de Paris, dans un lieu où authenticité rime avec plaisir et qualité.

THOMAS DURIN

LA DATCHA
62, RUE JEAN-PIERRE-TIMBAUD, PARIS 11E
LADATCHAPARIS.COM

08

VOYAGE

© Matthis Volquardsen / pexels

ÉTATS-UNIS – NEW YORK

MANHATTAN

UN PAYSAGE URBAIN UNIQUE AU MONDE

En perpétuelle métamorphose, le plus petit arrondissement de New York City est aussi un concentré d'histoire. Révision des classiques.

En pénétrant dans Manhattan, on a le souffle coupé lorsque le regard est emporté par la vertigineuse ligne de fuite des avenues, canalisées par les gratte-ciel jusqu'à l'eau de la baie. C'est là, sur la pointe sud de l'île, que les premiers colons hollandais du XVIIe siècle ont édifié leur Nouvelle-Amsterdam. Le tracé de son enceinte demeure matérialisé par la rue de Wall Street, cœur de la vie financière depuis le milieu du XIXe siècle. Bien que la ville soit en constant renouvellement, remonter ses 21 km vers le nord revient à avancer symboliquement dans le temps.

© Tommi Selander/ pexels

Au-delà de Houston Street, qui traverse l'île dans ses 3 km de largeur, les petites rues disparaissent au profit du plan en damier imposé à la ville en 1807. Au milieu de ce siècle fleurissent les « brownstones » de Washington Square et Gramercy Park, et les « French Flats » inspirés par l'architecture haussmannienne.

Cette zone est celle des quartiers pittoresques : SoHo et ses immeubles de verre et de fonte abritant boutiques en vogue et galeries d'art, Greenwich Village aux maisons de brique, avec sa renommée culturelle bohème, mais aussi Chinatown ou encore Little Italy. La démesure des Années folles a cependant bouleversé le paysage avec la course à la plus haute tour, symbolisée par la rivalité entre le Chrysler Building et l'Empire State Building, qui remporta la victoire à 381 m, en 1931.

La forêt d'édifices tutoyant les nuages s'arrête net devant Central Park, véritable oasis de cette jungle urbaine. Les palaces se pressent sur sa frontière sud, tandis que les plus fameuses institutions culturelles le bordent à l'est et à l'ouest.

Cette exploration passe naturellement par Times Square, les lumières de Broadway, et les paillettes de la Cinquième Avenue et du Rockefeller Center.

Au-delà des mythes, prenez le temps de sortir de Manhattan pour découvrir les « boroughs ». Traverser le Brooklyn Bridge à pied constitue en soi une expérience, qui permet d'apprécier la reconversion réussie des anciens entrepôts et manufactures en quartier branché, ménageant des points de vue sur la skyline.

À gauche : © Nout Gons / pexels
À droite : © Marta Wave / pexels

© Life of Pix / pexels

Le plus beau panorama demeure celui du front de mer au soleil couchant, lorsque le ferry de Long Island croise au large de la statue de la Liberté. La ville prend alors l'aspect irréel d'une cité tirée d'un récit de science-fiction.

SOPHIE REYSSAT

NYCTOURISM.COM
@NYCTOURISM

ÉTATS-UNIS - NEW YORK

CIVILIAN

THE SHOW MUST GO ON

Au cœur de Hell's Kitchen, cet hôtel, l'un des plus excitants parmi les derniers ouverts à Manhattan, puise son inspiration dans la foisonnante énergie créative de New York et de son quartier, celui du *musical*, la comédie musicale.

Poser ses valises au CIVILIAN, c'est intégrer la communauté des artistes, musiciens, acteurs. Le tableau annonçant les shows du soir, les alcôves du bar, les lits à baldaquin, les canapés de velours… au fil des 27 étages de la tour de verre et des 203 chambres avec vue, toute la scénographie signée de l'architecte David Rockwell évoque l'univers du spectacle.

© Johnny Miller

© Johnny Miller

Plus de 350 œuvres d'art et pièces uniques, photos, croquis, décors miniatures de *Company* ou *Moulin Rouge !*, costumes chatoyants, accessoires, partitions, racontent un siècle d'histoire culturelle et musicale à Broadway. L'hôtel a lui-même mis en place un programme artistique ambitieux, animé par des professionnels du théâtre et de la photo.

© Johnny Miller

Son bar en rooftop offrant un impressionnant panorama sur Manhattan contribue lui aussi à forger sa légende naissante. L'idée de reconvertir ce qui était jusqu'alors un parking vient de Jason Pomeranc, un Américain connu dans l'univers de l'*hospitality*. C'est lui qui a fondé les Thompson Hotels dans les années 1980, puis plus récemment, en 2014, la marque SIXTY Hotels, qui compte deux adresses au design sophistiqué, volontiers provocateur, et au concept lifestyle et arty : SIXTY LES (Lower East Side) à New York et SIXTY Beverly Hills à Los Angeles.

Un hôtel-galerie qui vous plonge dans l'effervescence du *musical* entre art, design et musique en plein cœur de New York.

CÉLINE BAUSSAY

CIVILIANHOTEL.COM

© Courtesy of The Fifth Avenue Hotel

ÉTATS-UNIS – NEW YORK

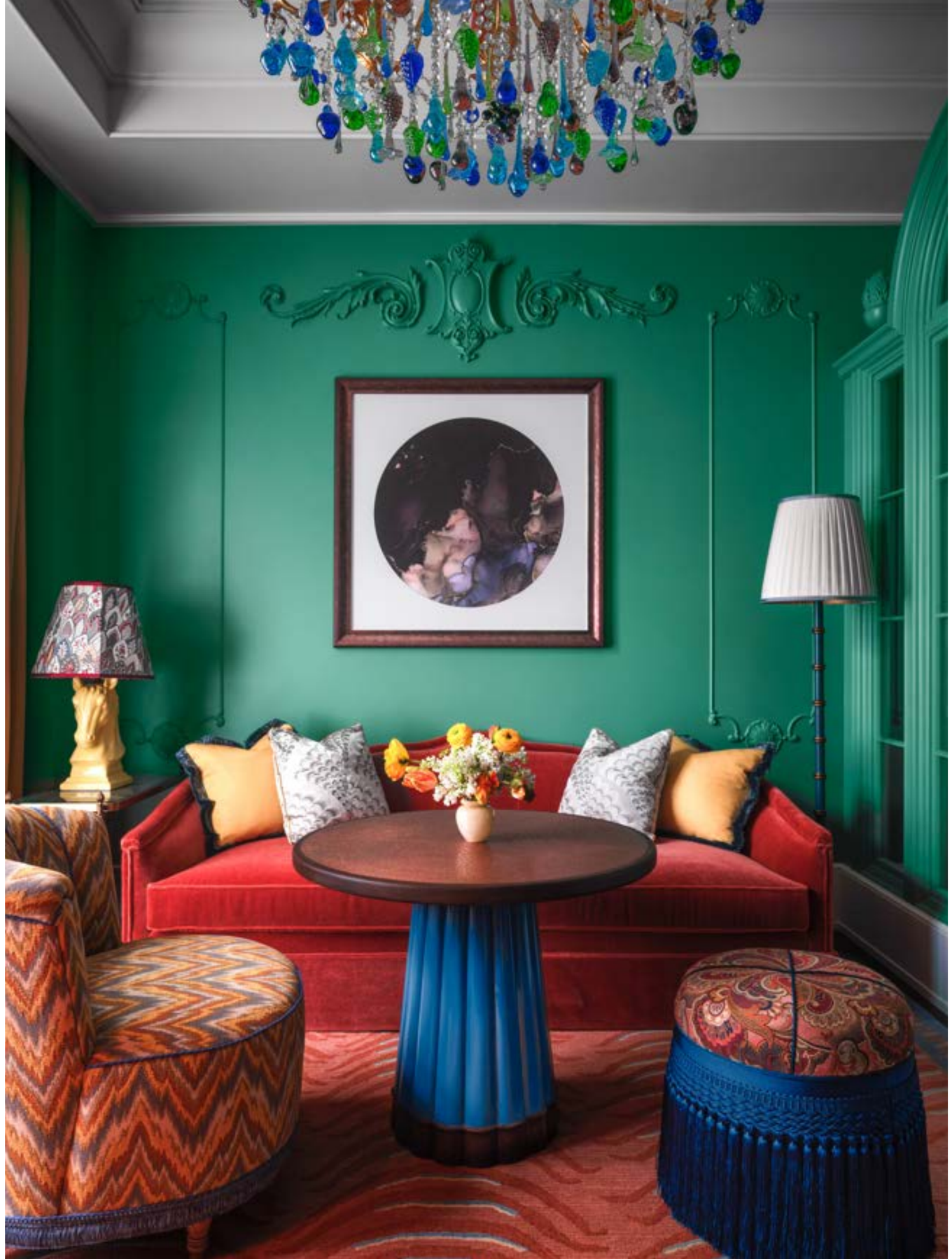
THE FIFTH AVENUE HOTEL

CABINET DE CURIOSITÉS CONTEMPORAIN

Au XIXe siècle, Charlotte Goodridge organisait dans son manoir sur la Cinquième Avenue, à la hauteur de la 28e Rue, des réceptions fastueuses pour la haute société new-yorkaise.

La bâtisse de briques et de pierre calcaire, reconnaissable à son style Renaissance italienne, est toujours en place et, désormais assortie d'une tour de 24 étages, elle vient d'être transformée en un nouvel hôtel de luxe qui justement célèbre l'âge d'or du quartier : The Fifth Avenue Hotel.

Son nouveau propriétaire, Alex Ohebshalom, en a confié la rénovation au designer star du moment, le Suédois Martin Brudnizki, et à l'architecte américain Perkins Eastman. Le cahier des charges : reproduire l'esprit glamour et sophistiqué de l'époque dans les 153 chambres, certaines avec terrasse, et dans tous les espaces publics, les restaurants et bars, dont le Portrait Bar, un écrin intimiste très réussi. Motifs et couleurs à foison, œuvres d'art (notamment une tapisserie de Pae White), photos (de William Klein, Melvin Sokolsky…), pièces chinées (miroirs à facettes, mobilier chinois), objets précieux (lustre en verre de Murano) ou inattendus (cristaux de toutes formes)…



© Courtesy of The Fifth Avenue Hotel

© Courtesy of The Fifth Avenue Hotel

Très éclectiques, les intérieurs au design exubérant évoquent la maison d'un épicurien, collectionneur et grand voyageur, le profil même d'Alex Ohebshalom, vagabond des temps modernes qui a sillonné le monde, du Maroc à la Birmanie, du Botswana aux îles Féroé.

CÉLINE BAUSSAY

THEFIFTHAVENUEHOTEL.COM

© Courtesy of The Fifth Avenue Hotel

© Hoshinoresorts

JAPON -TOKYO

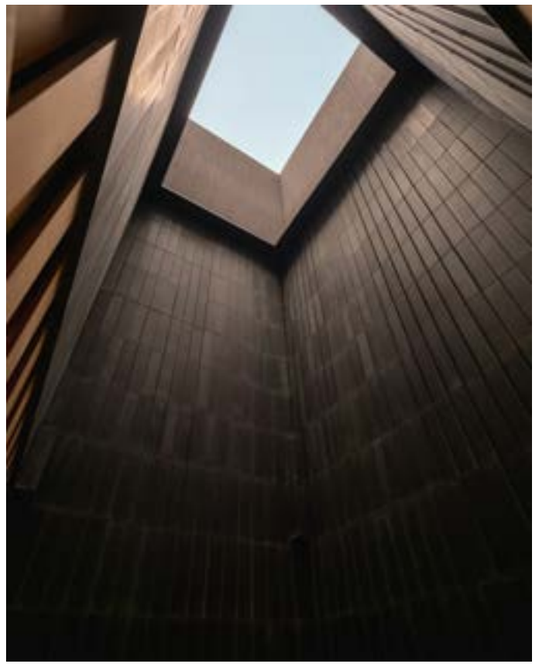
HOSHINOYA TOKYO

LE RYOKAN DU XXIE SIÈCLE

Le ryokan. Cette auberge typique de la culture japonaise, avec ses traditionnels bains alimentés par des sources chaudes, sa cuisine de saison, mais aussi ses chambres où il fait bon se détendre à même le tatami.

C'est cet univers ancré dans la tradition que le Hoshinoya Tokyo se charge de faire évoluer, tout en maintenant le sentiment de paix et de plénitude propres à ces lieux.

Une entreprise d'autant plus singulière que cette adresse signée Hoshino Resorts se trouve au cœur de la capitale nippone et de son agitation. Pour la mener à bien, l'architecte Rie Azuma, en charge de tous les hôtels du groupe, a conçu des espaces baignés de douceur. Ainsi, dès votre arrivée, vous quitterez vos chaussures et déambulerez dans un couloir recouvert d'un tatami doux avant de gagner votre chambre qui a été pensée pour vous inviter à la relaxation, à même le sol.



© Hoshinoresorts

© Hoshinoresorts

Dans les chambres Yuri et Sakura, les convives découvriront d'élégants canapés en cyprès ainsi qu'une douce lumière filtrée par des *shoji,* de splendides parois faites d'une trame en bois et de papier, faisant penser à des fenêtres. Des détails élégants à retrouver également dans la chambre Kiku où une armoire, dégageant une agréable odeur de bambou, renferme un kimono traditionnel à enfiler sans tarder. Une tenue idéale pour se détendre dans l'*ochanoma,* le salon traditionnel, en dégustant du thé de saison ou des confiseries, avant de se prélasser au dernier étage de l'hôtel où se situent les deux salles de sources chaudes. Puisées à 1 500 m sous terre, ces eaux pures, qui ont une forte teneur en sel, sont bénéfiques pour la peau tout en contribuant à détendre le corps. Un espace de rêve, propice à la sérénité, équipé d'un bain extérieur et d'un bain intérieur, reliés par un tunnel en forme de grotte.

Côté table, le chef Ryosuke Oka, passé par les restaurants gastronomiques français L'Hommage et Pierre Gagnaire, livre une cuisine délicate, à mi-chemin entre le savoir-faire français et son identité culinaire, mettant l'accent sur les poissons et les produits de saison. Une expérience unique en son genre, qui se parachève avec l'incontournable cérémonie du thé permettant de déguster un savoureux thé matcha. Une tradition vieille de 800 ans.

Un véritable havre de paix en plein cœur de Tokyo, alliant tradition et modernité.

LISA AGOSTINI

HOSHINORESORTS.COM/EN

TENDANCE

HÔTEL HANA

LA NOUVELLE ADRESSE 5 ÉTOILES, À LA CROISÉE DES MONDES

FRANCE - PARIS

© Stephan Julliard

Lorsqu'on s'introduit dans l'hôtel HANA, à quelques pas de l'Opéra Garnier et des grands magasins parisiens, on découvre un joyau 5 étoiles que l'on pourrait aussi bien voir fleurir – *hana* veut dire « fleur » en japonais – au cœur d'une ville nipponne.

Invitation au rêve, à l'harmonie et à l'ailleurs, le lieu témoigne de la combinaison subtile de deux ADN distincts : celui du Paris de Hemingway et celui du pays du Soleil-Levant.

Le dernier né du groupe Adresses Hotels, restauré et redécoré avec finesse, a été imaginé par le directeur artistique Olivier Leone, reconnu dans le monde de la mode et qui, grâce à HANA, se lance dans sa première aventure hôtelière, et par Laura Gonzalez, célèbre architecte et designer d'intérieur.

© Robin Le Fèbvre

© Stephan Julliard

© Nathaniel Goldberg

Les deux créateurs ont conçu ce lieu de manière à en faire un merveilleux joyau, à la fois cocon et boudoir.

Dès l'entrée, nous pouvons apercevoir les influences mêlées du maximalisme du XXe siècle et du minimalisme nippon. L'inspiration de Laura Gonzalez ? Une dichotomie entre le romantisme et le wabi-sabi, un concept esthétique et spirituel japonais qui trouve la beauté dans la simplicité et l'imperfection. Le résultat est une habile composition de matériaux, de tissus et de couleurs, fruit du travail conjoint d'artisans parmi lesquels figurent Sonja de Monchy, Ateliers Roma, Signature Murale.

Les espaces nuit sont composés de 25 chambres, dont 2 suites, toutes imprégnées d'une aura feng shui invitant à la quiétude et à la sérénité, grâce aux tonalités neutres et claires et aux matières nobles comme le bois. Le tandem de créatifs a ainsi réalisé des pièces harmonieuses en alliant l'esthétique de l'essentiel à la perfection du détail.

La recette de cette merveille ? De la douceur, de l'authenticité, une note de classicisme et une pointe de modernisme.

FLORA DI CARLO

HÔTEL HANA
17, RUE DU 4-SEPTEMBRE, PARIS 2^{E}
HOTELHANA-PARIS.COM

© Romain Ricard

ACUMEN
FR N° 44 MARS 2024

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Michael Timsit

RÉDACTION

Lisa Agostini,
Céline Baussay,
Stéphanie Dulout,
Nathalie Dassa,
Sophie Reyssat,
Flora Di Carlo,
Antoine Blanc,
Thomas Durin,
Pierre Charpilloz,
Marine Mimouni,
Ana Bordenave,
Dalla Menanteau Ba,
Tiana Salles

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Anne Choupanian,
Juliette Daniel

GRAPHISME & CRÉATION

Madame Polare Atelier

MADAMEPOLARE.COM

TRADUCTION

Scilla Kuris,
Lauren Nufiez,
Andreas Kengne

COMPTABILITÉ

Samira Riadi Jaafri,
Alexandre Boucris

ADMINISTRATION

Oumaima Chraibi

CONTACT
Galerie Joseph X Acumen Magazine
116, rue de Turenne
75003 PARIS (France)
+33 1 42 71 20 22

MELISSA.BURCKEL@MAGAZINE-ACUMEN.COM
REDACTION@MAGAZINE-ACUMEN.COM

INSTAGRAM
@ACUMENMAGAZINE
@GALERIEJOSEPH

PINTEREST
@ACUMEN_MAGAZINE
@GALERIEJOSEPH

ISSN
2966-9758

GALERIEJOSEPH.COM

© Lina Scheynius

© Cecile André

© Mikael Siirila, *Untitled, Hand and Eye*, 2021

UNE EXPÉRIENCE ET UNE CULTURE QUI NOUS DÉFINISSENT